

PASSAGES

I

Si j'extrapolais à partir de mes expériences, une commande ouvrait et fermait toutes les portes disponibles. J'avais ouvert et fermé ma porte en Bretagne, et j'avais aussi ouvert et fermé la porte de Rapa Nui. Autre chose : l'apparition d'un accès était liée à la localisation de la commande ; toujours à quelques pas.

Cette dernière n'était pas fixée une fois pour toutes, sinon, j'aurais dû, pour repartir de l'île, retourner dans le cratère. Par conséquent, toute commande devait pouvoir ouvrir, fermer *et déménager* n'importe laquelle des entrées du réseau. Sauf peut-être la pierre noire qui, en apparence, demandait d'autres clés.

De mon côté, j'avais besoin, pour utiliser mon accès, de trouver un endroit adéquat. Qu'est-ce c'était qu'un endroit adéquat ? Sans doute pas cette ville ; Paris en été me tapait trop sur les nerfs. Je laissai un double de mes clés à Hector, avec un petit mot d'explications, et filai me mettre à l'abri chez mon frère.

Je retrouvai les arbres et les buissons des haies, frissonnants de volées d'oiseaux, avec un émerveillement comique : rien de plus drôle en effet que le citoyen fraîchement débarqué, quand il s'extasie sur un simple arbuste un peu rustique, première plante sauvage qu'il découvre après de longs mois de béton. Les cris de pâmouison qu'il pousse, en respirant un air qu'a filtré un bosquet dans un champ, ne sont pas pour rassurer l'indigène qui les écoute.

On m'affecta à la reconstruction du poulailler. Entre temps, ces dames avaient déménagé dans une cabane à outils, où elles ronchonnaient à loisir dans le souvenir du vieux temps.

Vint le jour où elles purent enfin retrouver leurs pénates ; comme je n'avais rien changé à l'ancienne configuration, elles s'y retrouvèrent comme d'hier et regarnirent les juchoirs, chacune selon son rang.

C'était un enclos grillagé, serré contre le pignon d'ouest. Là, un cabanon abritait une série de grosses étagères en casiers, qu'on garnissait de paille pour faire litière. De chaque casier sortait un bâton sur lequel se tenait la propriétaire.

Deux portes fermaient la bicoque, avec une chatière en guillotine au bas de chacune, qu'on refermait le soir quand les bêtes étaient rentrées. Les seuils, ainsi que les rives sous les clôtures, étaient bétonnés pour contrarier les menées du renard.

De plus, deux chiens de ferme, que mon frère avait auparavant mis en pension dans le voisinage, avaient réintégré la maison pendant ma courte absence, et patrouillaient la nuit dans le domaine. Ils semaient des cadeaux un peu partout dans l'herbe, et je devais faire attention où je posais les pieds. Mais un citoyen, rompu comme je l'étais aux trottoirs piégés de la capitale, évoluait dans ces terrains minés avec plus d'aisance que mes hôtes, qui frottaient de temps à autre une botte contre une racine en me regardant par en-dessous tandis que je souriais, intact, en vrai professionnel.

Vint le mois d'août. Mon frelot restait coincé sur Madagascar, que les canaux d'information grand public ne voyaient toujours pas, ou affectaient d'ignorer. De mon côté, une fois le poulailler terminé, je me sentis libre d'aller et venir à ma guise dans le pays, ayant, en quelque sorte, payé mon second séjour. Je recherchais un endroit calme et peu fréquenté, pour réfléchir sur le carrefour des stèles, et sur la porte aux encoches en forme de cartes bancaires.

Je n'avais pas oublié une des dernières propositions d'Hector : installer des machines sur la membrane tendue entre les pierres, pour enregistrer les variations d'ensoleillement et de température. Avant de quitter Paris, j'étais passé dans divers magasins d'électronique, et, pour quelques dizaines d'euros, je m'étais retrouvé en possession de tout un arsenal à monter : détecteurs de présence couplés à trois appareils photo que j'avais exhumés de vieux tiroirs, deux thermomètres et un luminomètre, assez cher celui-là à cause d'un tube que j'avais dû acheter neuf, plus une sorte de boîte noire qui consignait les données. Un peu de bidouille, des piles, des fils dans tous les coins, j'étais prêt. Ne restait plus qu'à installer cette belle tripaille sur la plate-forme.

Je n'avais pas trop envie de le faire depuis cette pièce, ne voulant pas risquer d'être dérangé et questionné. Aussi, après avoir étudié une carte de la région, je partis, par un frais matin gazouillant, pour une petite promenade dans la forêt de Rennes, qui était relativement proche et me paraissait assez vaste pour offrir toutes sortes de coins tranquilles.

En une demi-heure de voiture, j'avais trouvé le bon parking, dans un secteur sans intérêt notable, où les chemins étaient suffisamment creusés d'ornières desséchées pour décourager toute tentative de s'y promener soit à cheval, soit à vélo. Restaient les piétons, qui, espérais-je, iraient patrouiller dans le cœur noble de la forêt plutôt que dans cette friche mal peignée, dont le petit air abandonné me convenait à merveille. Je fermai la voiture, et, sac au dos, plongeai dans les taillis.

Je finis par trouver mon bonheur sous un petit chêne rabougri, dont quelques branches retombaient en cloche près du sol, ménageant là une espèce de hutte naturelle propice aux cabanes et aux dissimulations. Sans attendre, j'ouvris la porte, et, comme les êtres de légende qui peuplent la région, je disparus dans le tronc.

Je sortis côté lagune. Je me demandais bien ce qui pouvait vivre dans cette eau laiteuse où je ne m'imaginai même pas tremper la main. Comme il faisait toujours aussi lourd, aussi chaud, aussi poisseux, vite j'étais mes fournitures, et disposai les différents lecteurs sur le périmètre de la membrane.

Je mis les détecteurs de présence en triangle, adossés à des stèles, et posai la boîte noire au milieu de la plate-forme, sous une sorte de cabanon fabriqué à partir d'un vieux parapluie, d'un panier à chat et d'une couverture de survie, afin de lui éviter de trop monter en température.

Prenant garde à ne pas m'empêtrer dans les fils qui serpentaient partout, j'entrepris ensuite de mettre mon ouvrage à l'abri de la pluie et d'éventuels coups de vent. Pour ce faire, j'étendis sur les organes des morceaux de toile plastique que je fixai au rebord de la membrane avec des pinces à linge, et que je raccordai entre elles avec de l'adhésif rouge.

C'était un bricolage absolument atroce, irrespectueux au possible de l'ambiance noble et mystérieuse qui régnait en ces lieux antiques. J'imaginai un prêtre attaché au service d'un dieu des eaux ou de je ne sais quoi de brumeux, découvrant à ses pieds mon disgracieux foutoir, avec les outrecuidantes pinces à linge roses, vertes ou jaunes... C'était parfait... Vite, je repartis dans le sas, fermai la porte et m'arrêtai, hésitant, côté forêt : et si quelqu'un était là, juste de l'autre côté de l'écorce ? Que dirait-il en me voyant sortir d'un chêne ?

Cette fois-ci il n'y eut personne. Mais je sentais bien qu'il nous manquait un dispositif d'alerte, pour prévenir un endroit de ce qui se passait dans l'autre. Cependant, comment faire, quand la technologie de ces portes nous échappait absolument ? Venir à deux ? Et pourquoi pas ? Un guetteur peut, dans une certaine mesure, écarter les importuns, ou attirer leur attention ailleurs, mais quand même, cela ne résout pas tout... Venir la nuit, alors ? Comme pour mes visites de souterrains, éviter de s'en approcher en journée ?

C'était tout de même bizarre, cette propension au secret qui me poursuivait dans toutes mes activités récréatives. Pourquoi donc tout ce que j'entreprenais finissait-il obligatoirement par me transformer en clandestin ?

II

Début septembre, à la maison du Coquibus, qui est un ancien pavillon de chasse dans le massif de Fontainebleau, je tins une réunion avec les deux personnes pressenties pour participer à l'aventure. Le Coquibus est une bâtisse extraordinaire, pleine d'escaliers et de recoins, de chambres en clochetons, nichée au milieu d'une platière située dans l'occident de la forêt ; un des rares endroits où l'on n'entend ni autoroutes ni avions, ni trains. Juste des gens qui festoient, qui chantent et débouchent des bouteilles. Ici, la nuit est pleine et bonne, bien sombre, sans éclairage public.

Au bord de la falaise, la Lune au-dessus des pins dévoile une lande fantomatique semée de roches blafardes au milieu desquelles on aurait bien du mal à déceler l'astronome amateur venu avec sa lunette, accroupi entre deux grès auprès de sa valise ouverte. Les haleines font de petits nuages. Bruyères, calunes, bouleaux et trembles ; la nuit, le monde est argenté.

À l'horizon nord, rougeoie la métropole sous son bouclier de fumées, posé là comme une gigantesque soucoupe volante. Les avions qui descendent sur Orly dessinent des guirlandes d'étincelles, une toutes les deux minutes de vol sur chaque rail. À l'ouest et au sud, s'étale la campagne avec ses premiers vallons boisés, balayés par le vent d'automne. À l'est, dans le dos des promeneurs venus méditer entre les pins, gît la platière endormie ; un chemin blanc serpente sur la lande, contourne une mare et s'enfonce dans les premiers bastions de la vraie forêt, celle, chenu, où fouillent les sangliers.

Mais ce soir, il n'y a pas de Lune, pas de lumière pour éclairer vos pas. Pas d'astronomes à lunettes non plus, car il n'y a rien à voir, toutes les planètes sont sous l'horizon. C'est le noir total. Vous marchez à l'estime, toute votre attention concentrée sur ce que vous disent vos pieds. Gravillons ? Tant mieux, c'est le chemin. Terre dure et silencieuse, pas feutrés ? C'est encore le chemin, mais

plus enfoncé dans les bois. Le ciel disparaît, occulté par les feuillages. Et maintenant, que sentez-vous sous les pieds ? Des glands, des brindilles, des touffes d'herbes ? Vite, revenez en arrière, sinon vous pourriez bien plonger dans une mare, ou sombrer dans les broussailles, et vous passeriez alors la nuit dehors à vous époumoner en vain... Ça y est, vous avez retrouvé la voie ? Tant mieux. Mais attention, encore une fois, car c'est ici qu'elle tourne, et va tourner encore. Levez vos yeux, le salut vient d'en haut. Regardez ces quelques lucioles qui scintillent entre les branches ; la piste, en écartant les arbres, laisse passer des étoiles qui vous indiqueront si vous êtes ou non sur une laie bien dégagée, ou dans un étroit sentier qui se perd au diable.

Alors, au milieu d'un virage, dans le grand silence des bois, filtre à travers les troncs une petite lumière, comme un fanal. C'est la maison forestière. Quittez le chemin et suivez ce cap qui vous invite. Les mains sur des mousses, vous enjambez d'anciennes murettes, franchissez des broussailles, et pénétrez dans la clairière. Vous voici couvert de feuilles et de lichens. Un chien vient vous renifler. Vous sentez bon. Des gens conversent doucement au pied de la terrasse ; bonsoir, bonsoir...

Une odeur de feu de bois parfume la nuit fraîche, comme une promesse. Sur le seuil, vous frappez vos chaussures pour en faire tomber le sable gris mêlé d'humus et d'herbes, et vous rentrez. À droite, les cuisines collectives ; elles sont vides à cette heure. Devant vous, les escaliers qui mènent aux chambres ; mais vous n'allez pas monter là-haut tout de suite, la nuit vient juste de commencer.

Tenez, sur la gauche, une porte ouvre sur le réfectoire, qui sert aussi de salon et encore de salle de jeux. Nous sommes assis là, autour d'une table près de la cheminée. Nous avons éteint les lampes. Nous chuchotons, car les planchers sont minces, et des randonneurs dorment au-dessus de nos têtes.

Refermez la porte, s'il vous plaît ; venez, prenez un verre, vous qui êtes maintenant dans le secret ; venez écouter. Nous allons parler des stèles... Le vin est sur les pierres à gauche de l'âtre. Quelqu'un tisonne le feu.

C'était un samedi, tard dans la nuit. Il faisait un froid de loup. Hector était présent, adossé à la cheminée, le regard pensif derrière une pipe ; deux autres personnes écoutaient, le regard dansant à la lueur des flammes, l'histoire invraisemblable de la machine Ludienne trouvée dans les marnes de Livry-Gargan. Il était bientôt minuit, et personne n'avait sommeil.

Je venais d'exposer nos découvertes.

« Et nous avons, pour finir, obtenu cet objet en forme de souris, qui nous sert de télécommande. Avant de faire une démonstration, avez-vous des questions ?

— Moi, dit une fille qui s'appelait Karine. Tu dis que d'autres stèles ont été activées...

— Quatre avec la nôtre, sur les huit dressées. Ce qui en laisse trois qui sont encore muettes, et bien sûr la pierre noire aux encoches.

— Donc, il y a trois machines qui ont été découvertes avant la tienne... C'est extraordinaire qu'on n'en ait jamais entendu parler. Je ne vois aucune légende qui puisse s'y rapporter...

— Les utilisateurs de ces portes seront restés diablement discrets : ils n'ont pas diffusé la découverte, personne ne la connaît... Ils doivent former un clan, une confrérie. Peut-être qu'on va me contacter...

— Il doit y avoir une raison à cette timidité. Les gens qui possèdent ces commandes s'en réservent l'exclusivité, et le monde n'en profite pas. Pourquoi ?

— Attention, intervint Hector... Quand des gens se mêlent de faire des choses étranges, ils finissent mal. On les brûle, on les lapide, sauf dans le cas où ils s'appliquent à passer pour des dieux. Mais, même avec ce danger qui menace tous ceux qui sont dans la confiance, nous savons bien qu'il y aura toujours un imbécile pour essayer de faire le malin en vendant la mèche.

— Et, repris-je, nous n'avons connaissance d'aucune déclaration de ce type, ni dans l'histoire, ni dans les mythes. N'est-ce pas ?

— Exact, confirma la fille.

— C'est, entre autres raisons, pour tes compétences en mythologie que tu es là ce soir... Alors, pourquoi ce mutisme, selon toi ?

— Il n'est pas naturel. Pour clore la bouche des gens à ce point là, il faut leur filer une sacrée trouille. Qu'il y ait une menace énorme, une punition absolue, immédiate, définitive ; automatique, peut-être...

— Oui. Hector et moi, nous envisageons la possibilité qu'il y ait, derrière une de ces portes, une chose très dangereuse ou considérée comme telle.

— Et vous ne savez pas pourquoi ces machines ont été semées sur la planète, à une époque où aucune intelligence n'était encore capable de les exploiter... »

Hector se redressa : « On patauge... Il y a trop de questions qui restent sans réponses. Nous sommes tous d'accord pour explorer les portes, et n'en rien dire à personne ? Bien... Parce que, si nous voulons trouver quelques indices sur ceux qui ont construit la plate-forme dans la lagune, il faudra qu'on y aille. Nous avons concocté un petit programme, avec Lucas, qui comporte entre autres le gonflage d'un aérostat...

— Un instant... Lucas ? Tu dis que tu as installé des instruments de mesure dans cet endroit. Qu'est-ce que ça donne, tu as obtenu des résultats ?

— Pas grand-chose, mais le peu que nous avons n'est pas trop mauvais. Tout d'abord, la luminosité baisse, et la température avec. La dernière moyenne de vingt mesures donne 46°C, contre 55°C lorsque j'ai installé l'appareillage. Ensuite, et là tenez-vous bien, nous ne sommes plus seuls sur le coup... J'ai sur moi trois photographies qui ont été prises lorsque les détecteurs de présence ont réagi à une intrusion. Les voici... » Je lançai les clichés imprimés sur la table.

Tout le monde se pencha ; le silence dura exactement trois secondes, puis les exclamations fusèrent. Quelqu'un ricana : « C'est une blague ou quoi ?

— Non. L'auteur n'a pas voulu être photographié, c'est tout.

— Il y avait quelque chose d'écrit là-dessus ?

— Je ne l'ai pas retrouvé. Il a dû finir dans l'eau un peu plus tard. Un courant d'air, peut-être... Bref, comme le prévoyait Karine, on cherche à nous contacter. C'est plutôt une bonne nouvelle ! Quelqu'un parle espagnol ici ? Personne ? »

Sur les images, on voyait la stèle de Pâques, porte ouverte. Dans l'ombre du sas se tenait une silhouette, bras tendu, la main dans la lumière ; et dans l'air juste au-dessus de la plate-forme, à vingt centimètres de hauteur, là où les faisceaux de détection s'entrecroisaient, en vol plané, un avion en papier plié. La main était une main d'homme ; celui-ci venait juste de lancer l'avion, et avait suspendu son geste, en attendant de savoir où le petit papier allait atterrir.

« Les images datent du premier septembre... J'ai fait un relevé tout à l'heure avant de venir ici, mais aucune vue n'a été reprise depuis ; personne n'est passé. Ou alors le gars refuse de mettre un pied sur la plate-forme, et attend

qu'on aille le voir, je ne sais pas trop. Donc je propose qu'on écrive un mot, et qu'on le mette sous une pierre dans le sas de la porte de Pâques...

— Oui, mais d'abord, on va vous montrer l'endroit » dit Hector.

Tout le monde se mit debout. Je remballai les clichés dans la sacoche, et passai dans le hall chercher des lampes que j'avais mises à charger.

« Remettez deux ou trois bûches, ça tiendra bien jusqu'à notre retour...

— Où comptes-tu nous emmener ?

— À l'aqueduc. C'est à vingt minutes. »

Les arbres du parking frissonnaient dans le vent nocturne, lâchant faînes et glands sur les voitures. Redoutant des chutes de marrons ou de châtaignes, car il nous semblait en avoir vu par terre pendant l'après-midi, nous rentrâmes la tête dans les épaules, pressant le pas pour échapper à la zone dangereuse. Bientôt, nous fûmes à l'abri dans un étroit sentier qui traçait sa rayure dans la forêt, droit au nord-est, et qui menait aux Arcades.

Le couvert était serré ; nous avions l'impression d'être dans un tunnel. Au loin, une lumière venait vers nous. C'étaient des promeneurs qui rentraient d'une virée romantique dans la forêt de minuit. Comme ils approchaient, ils levèrent une troupe de sangliers qui fouillaient quelque part à notre droite. Les bêtes s'éparpillèrent dans les lointains en hurlant des imprécations qui résonnèrent longtemps sous les arbres, comme dans une caverne.

Karine, notre experte en mythes, n'était jamais venue en forêt la nuit, et n'imaginait certainement pas qu'elle y rencontrerait des grosses bêtes. Elle en frissonnait d'aise. Elle travaillait dans l'équipe d'un professeur célèbre, où l'on essayait d'exhumer les ancêtres des mythes, d'en trouver les origines communes, fossilisées et démembrées çà et là dans les histoires, l'iconographie et la statuaire. Pour apprendre le métier, Karine se faisait les dents sur les banyans funéraires de l'arc Indo-Mélanésien.

Hector, lui, en avait fini avec les accidentés de Zarya, et se préparait à repartir au Tchad. Toujours une fesse en l'air, les valises jamais complètement rangées au fond des placards, il commençait à rêver d'un poste sédentaire, histoire d'avoir enfin droit à une vie familiale décente.

Trébuchant derrière Karine car il n'avait pas de lumière, suivait le maigre Primo, programmeur et bidouilleur de robots, qui travaillait le moins possible, ou alors pour très cher. Il était un compagnon compétent et sûr, bien que totalement dépourvu de tact : quand il avait découvert les photos de mon installation sur la lagune, il avait henni de joie à l'idée d'avoir rencontré un béotien de mon envergure, puis m'avait posé la main sur l'épaule en me disant que malgré tout, j'étais un frère, et qu'un dieu veillait sur mon innocence.

Voici, alignés sur le sentier filant à travers les bois obscurs, Hector et les deux nouveaux venus, moi fermant la marche ; nous nous fréquentions tous déjà plus ou moins, mais ne formions pas encore une équipe véritablement soudée. Étant le seul que tout le monde connaissait bien, j'étais ce soir le pivot de cette tribu.

Nous arrivâmes au rebord du plateau. On prit à droite en longeant le ravin, jusqu'aux Cent-Marches qui nous menèrent à l'aqueduc. Celui-ci était un canal recouvert qui amenait l'eau de deux rivières, le Loing et la Vanne, à travers la forêt, la campagne puis la banlieue sud, jusqu'aux réservoirs de Montsouris, qui sont une grosse taupinière accroupie dans le quatorzième arrondissement. Sous

nos pieds, le canal sortait de terre et franchissait un vallon sur quelques arches au tablier semé d'aiguilles de pins. Un endroit parfumé et frais, silencieux, à l'abri du vent. Les Arcades. Sans attendre, je sortis la commande. On fit cercle autour de moi. Je m'adossai à un regard d'inspection, et cliquai le bouton d'appel.

III

Nous transpirions sur la membrane translucide que les deux nouveaux piétinaient, maladroits dans la chaleur. Passer de la nuit fraîche à ce sauna sans ombre avait été un choc. Ils avaient pris l'air farouche et obstiné d'un boxeur sur sa chaise entre deux rounds, et dégoulaient tout autant. Hector prit un tube à essai et le plongea dans l'eau pour le remplir. Je connaissais, du côté du Panthéon, un ami chimiste – aux loisirs eux aussi fort clandestins – auquel confier cet échantillon. Avec des horaires et un poste qui lui accordaient une grande autonomie, il saurait demeurer discret.

« Il y a quelque chose qui bouge, là-bas, dit Hector. Parlez moins fort...

— Je vous invite sur l'île de Pâques, dis-je. C'est par ici, on se dépêche... »

Je me mis de côté pour laisser passer la troupe, puis refermai l'opercule derrière nous. Dans le noir, Primo alluma une lampe, et s'éclaira le menton par en-dessous pour faire le vampire. Il nous regarda en tournant sur lui-même, comme la statue du Commandeur. « Donc... » proféra-t-il bien lugubre, « nous sommes actuellement dans une capsule qui file à une vitesse indéterminable au cœur du non-monde... De l'autre côté de ces parois, parler de durée ou de longueur n'a plus aucun sens. Les choses n'y ont pas de dimensions, elles n'existent même pas. Peut-être sommes-nous dans le rêve de Dieu. Je me demande ce qu'en penserait mon arrière grand-père qui était un kabbaliste passionné. Les arcanes de l'univers ? Cet endroit le rendrait frénétique.

— On dirait assez un ascenseur, tes arcanes.

— Comment fait-on si elles tombent en panne ?

— Je n'ai pas vu de scaphandre...

— Est-ce que vous pourriez être sérieux un instant ? râla Hector... J'ouvre la sortie... Mais on ne met pas les pieds dehors comme ça, attention ! C'est l'après-midi, ici, et c'est bientôt l'été, donc les jours sont longs et agréables. Il y aura peut-être du monde, alors silence ! OK ? On observe, et on se tait... »

Le voile gris de la porte disparut. Un flash nous aveugla, puis une petite lumière clignota sur un boîtier rouge framboise. Devant nous, dressé dans une prairie spongieuse, un trépied nous lorgnait. Quelqu'un nous avait pris en photo, et pire : il avait remis la porte à son emplacement d'origine, au beau milieu du fond mouillé du cratère du – je m'étais renseigné entre-temps – Rano Raraku.

Un vent fou ridait l'eau et couchait les herbes, faisant trembler le trépied disposé sous notre nez ; pour lui éviter de basculer, le photographe avait lesté celui-ci d'un bout de lave. Un sac à dos était pendu à une poignée, avec un tas de fils qui en sortaient et rejoignaient d'un côté l'appareil photo, qu'entourait un plastique vert de gris destiné sans doute à le protéger de la pluie, et de l'autre un boîtier radio, tout aussi emmitouflé. *A priori*, un téléphone sonnait en ce moment quelque part dans une maison de l'île. Devions-nous attendre, ou au contraire nous tirer d'ici tant qu'aucun flic n'était en vue ?

Les avis furent partagés. Primo suggéra de refermer la porte, puis, en la rouvrant, d'en jaillir dans des postures diverses pour faire une belle photo de groupe. Hector, sur qui l'humeur badine de mes invités commençait à déteindre, rajouta qu'il avait dans son sac un tissu tricolore, qu'il pourrait brandir comme un supporter. Ces deux idées n'étaient pas si farfelues, qui nous poussaient, finalement, à nous présenter sur un jour un peu meilleur ; car jusqu'à présent, nous ne pouvions pas nous vanter de maîtriser notre image de marque : on nous avait lancé un avion en papier, et nous venions tout juste d'être piégés par ce flash, immortalisés sous la forme du groupe des crétins éberlués.

Ainsi fut-il fait. Puis, après la seconde prise de vue, alors que nous nous étions renfermés dans le sas en ricanant comme des potaches, j'eus l'idée de laisser un petit mot à notre plaisant photographe, en l'invitant, en anglais, à nous rejoindre derrière la pierre nouvellement activée, la première à droite en sortant, dans douze heures ; le petit matin sur Pâques, le déjeuner en France.

J'écrivis ceci au dos d'une des images de l'avion en papier, et, à la troisième ouverture de la porte, je la brandis au-dessus de ma tête, dans l'espoir que le coup de flash ne blanchirait pas trop la feuille. Puis nous repartîmes pour la lagune, car tout le monde voulait aller voir la grande pierre noire aux encoches.

J'avais amené un parapluie pour m'en servir d'ombrelle, tandis que les nouveaux venus se nouaient des linges autour de la tête en prévision du coup de chaleur. Deux canettes de soda furent descendues, puis l'on sortit à nouveau dans l'étuve. J'avais laissé le message d'invitation à l'intérieur du sas, accompagné d'une représentation du motif à dessiner pour l'ouverture. Nous nous étions tartinés de crème solaire, nous étions trempés, et nous sentions fort. Tout ça à minuit !

IV

Plantés au pied de la mystérieuse pierre noire, nous tentions de deviner quel pouvait être l'objet à trouver pour parvenir à rentrer dedans. Au bout d'un moment, l'un de nous suggéra qu'il fallait utiliser quatre objets identiques ; cette pensée, toute simple et pourtant si longue à être apparue, montre assez combien nous peinions à faire fonctionner nos cerveaux dans cette étuve. Approfondissant l'idée, Karine déclara que, puisque nous n'avions rien reçu d'autre que cette télécommande, il fallait bien qu'elle fût l'un de ces quatre objets à utiliser. L'ouverture de la pierre, dit-elle, devait exiger la présence de... quatre télécommandes, c'est à dire qu'il fallait quatre porteurs agissant de concert. Primo tendit la main vers moi : « passe-moi le bidule ». Je le lui donnai, affirmant que je n'y avais jamais rien vu qu'on pût coller contre une de ces encoches, mais que peut-être le secret était caché à l'intérieur. Il ricana.

« Je parie que tu n'as pas bien observé le dessous.

— Il n'y a rien dessous !

— Je vois bien, mais je crois, moi, que tu n'as pas bien essayé de voir !

— Ah bon ? À part la retourner, m'écorcher les yeux dessus et même gratter dans l'idée de sentir un petit relief qui m'aurait échappé, je ne vois pas quoi faire que je n'aurais déjà tenté. Tu penses à quoi ?

— Allons dans le sas, je veux essayer un truc... »

On se mit à l'abri dans notre couloir. Primo me demanda de refermer la porte. Il demanda ensuite d'éteindre les lampes. « Tenez, regardez ! J'avais dans l'esprit ton histoire d'anneau dans la carrière. On ne change pas une équipe qui gagne, n'est-ce pas ? C'est con comme la Lune ! » Il retourna la commande. Sa face inférieure affichait un rectangle blanchâtre, parfaitement luminescent, tout comme l'anneau de Livry-Gargan, et dont les dimensions semblaient pouvoir s'accorder avec les encoches de la pierre noire.

« Allez, on y retourne ! » Ce fut une cavalcade de gredins enthousiastes qui déboula sur la peau de tambour, la faisant ronfler comme un bidon qu'on roule. « Du calme ! » hurla Hector. « Si on se fait bouffer par une sale bête, on sera bien avancé ? Vous ne pouvez pas réfléchir une seule petite seconde au danger, non ? C'est trop exiger de vos trois misérables neurones, peut-être ? » Il était furieux, nous fourrait quatre doigts sous le nez, et rougeoyait de manière inquiétante. « Ceux qui n'ont pas la commande en main, ils retournent dans le sas, ce qui veut dire tous sauf un ! Et l'autre malin, il va faire son expérience tout seul comme un grand, et en silence ! »

C'était un peu le grand frère de notre bande. Militaire et médecin, il était obligé d'essayer de rester vivant un peu plus souvent que nous autres, les benêts civils. Le troupeau rentra dans la niche.

Primo resta seul, plus très fier. Il s'avança vers la stèle, et colla le ventre de la commande, pointe en haut, contre une encoche. Il la retira ; aucun résultat. Il la remit, pointe en bas, et pressa. Puis il la retira de nouveau. « Ah... Il y a du neuf. Ça a brillé ! On tient le bon bout... Je vais essayer de la coller sur chaque encoche l'une après l'autre, pour voir ce que ça fait... »

Mais la porte ne s'ouvrit pas ; c'eut été trop facile. Quand Primo collait la commande contre une des empreintes, celle-ci s'allumait en blanc comme un néon, c'était parfait. Mais quand il retirait la commande, l'empreinte s'éteignait doucement. Il essaya d'allumer toutes les empreintes en les activant le plus vite possible, mais allumer l'une éteignait l'autre. On n'en sortait pas, il fallait être quatre, avec chacun sa petite machine.

À ce moment-là, Karine, sur le ton de la conversation : « Primo, tu arrêtes tes essais, et tu reviens, lentement, mais sûrement, jusqu'à nous... NON, tu ne regardes pas vers l'eau. Tu me regardes moi... »

Effectivement, ça valait mieux. S'il avait découvert ce qui était en train de le reluquer... « Oh putain oh putain oh putain, ya quoi dans l'eau est-ce que tu crois que je peux marcher plus vite ? » Il était tout pâle et bredouillait. Je mis la main sur le bouton de fermeture. Encore trois mètres. Un œil était sorti de l'eau, comme un périscope, à dix mètres. « Il y en a un autre là... » chuchota Hector... C'était blafard, comme la lagune dans laquelle cette chose vivait. Deux gros yeux pédonculés, écartés de trois mètres l'un de l'autre. Une petite bête...

Il y eut trois vagues, et la peau de tambour se mit à gronder. C'en fut trop. Primo bondit en couinant et nous propulsa jusqu'au fond du sas. Je refermai la porte d'un coup de poing. Sous la plate-forme, des tentacules avaient émergé, et la cognaient en essayant d'attraper leur proie. L'un d'eux se tortillait ; les quarante derniers centimètres de la face interne étaient recouverts d'un tapis de petits crochets osseux qui semblaient bouger.

Dernière vision avant la fermeture : un fouet, qui siffla entre les stèles et s'abattit sur le plateau, dans un triple éclair de flash.

« Qui a remis les appareils en route ? J'ai vu des flashes, j'ai pas rêvé ?
— Moi, dit Hector. J'ai pensé qu'on voudrait savoir à quoi ça ressemblait...
— Beau réflexe ; je ne t'ai pas vu faire, répondis-je.
— Au fait, pourquoi utilises-tu du flash, tu crois qu'on manque de lumière ?
— Je travaille avec un temps de pose ultra-court, pour photographier d'éventuels insectes, si ça existe. »

Nous sortîmes dans la nuit. Un tout autre monde, vraiment. Sans ours, sans loup, un vrai petit paradis. Personne ne tenait vraiment debout, et ce n'était pas par fatigue. Je me laissai tomber dans les aiguilles de pin. Le ciel était tout diamanté d'étoiles... Primo referma la porte, et s'écroula à côté de moi. Le temps d'évacuer l'adrénaline et de retrouver nos esprits, personne ne dit mot.

Mais il y en avait un qui n'avait pas l'air trop secoué ; Hector, qui amorçait sa pipe, l'air peinard, debout sur le canal. « Faudra trouver des armes, très chers amis. Et pas des petites. Si on veut continuer, bien sûr... »

« Si le type de l'île de Pâques se pointe sur la plate-forme tout à l'heure, il risque de tomber sur le calmar... Quelle bourde ! On a bien déconné... »

Là, Primo soulevait un point intéressant. Mais qu'y faire ? Un volontaire pour aller glisser un mot sous la porte ? Ne vous bousculez pas, hein...

« Le truc sera peut-être parti quand l'autre se pointera... S'il se pointe !
— Bien sûr qu'il va se pointer. Qu'est-ce que tu crois ? On l'invite, il viendra !
— Pas certain, pas certain... Le gars est prudent. Il est resté dans l'ombre, l'autre fois ; il ne s'est pas laissé photographier. C'est peut-être qu'il connaît un peu la faune locale, va savoir.

— De toute manière, on n'y peut plus rien. On rentre ? Il fait froid, là...

— Moi, je dis qu'il faudra des armes, reprit Hector.

— Oui, mais on n'en a pas. On est des gentils, nous !

— Eh bien il faudra en trouver. Alors bougez-vous, ou abandonnez. »

Nous repartîmes dans la forêt. Vu l'état de nervosité dans lequel nous étions, il n'est pas sûr que nous aurions bien réagi si nous avions dû rencontrer encore une fois une horde de cochons sauvages. De fait, je crois bien que chacun d'entre nous épiait les fourrés, à l'affût du moindre craquement. Et quand une branche sèche claqua dans le sous-bois, tout le monde fit un bond.

Nous écoutâmes l'animal qui avançait là-bas. Il semblait progresser avec circonspection, un peu comme nous. Les sangliers ne font pas tant de manières. Nous traversâmes la forêt, imaginant un alien bataillant dans les broussailles, sur notre piste.

V

Le lendemain, vers midi, dans l'intention d'accueillir notre éventuel invité de la manière la plus discrète possible, j'amenai ma troupe au sud de la ferme de Coquibus, dans un endroit réputé pour être aussi dénué d'intérêt qu'un vieux bidon. En effet, dans la journée, les Arcades sont un lieu beaucoup trop fréquenté, surtout un dimanche. Le vallon qu'elles franchissent est agréable et parfumé, et l'aqueduc juché sur ses piles offre au randonneur l'opportunité plutôt rare d'évoluer au niveau des feuillages, à cinq ou six mètres de hauteur.

Aussi avais-je décidé d'ouvrir notre porte dans l'un des endroits les moins praticables du massif, une vilaine butte encombrée d'épines, pénible à gravir, sans rien pour attirer le marcheur qui se fie aux cartes habituelles pour faire le tour des curiosités locales.

Cette petite platière donnait au sud sur un ensemble de ressauts gréseux, que les gens de la région appelaient la Roche aux Ancêtres. C'est, peut-être, un ancien campement, car les flancs de la colline sont sillonnés de vieux murets mangés par la végétation, et les cavités qui s'ouvrent au pied des falaises ont visiblement été habitées. Tout est à l'abandon depuis des siècles, et seuls d'indécrottables romantiques y trouveraient matière à s'émouvoir. Ou alors, des gens très au fait de l'histoire ancienne, ce qui est fort rare. Et ceux-ci auraient alors tout fait pour nous éviter, afin de ne pas risquer de nous dévoiler les emplacements de leurs discrètes investigations.

Nous étions accroupis à l'entrée d'une des grottes du flanc nord, face à la pente d'où monterait tout visiteur venant soit du chemin, soit de la ferme. Ainsi ne serions-nous pas pris au dépourvu. De plus, la traversée des broussailles était si bruyante qu'elle nous offrirait un préavis de presque dix minutes, nous laissant largement le temps de nous transformer en de paisibles saucissonneurs.

Karine et Primo étudiaient des signes gravés sous l'auvent. Hector somnolait, mal réveillé après notre petite nuit. Pour ma part, j'en avais passé une grande partie à me dépêtrer d'un rêve abominable, vertigineux, dans lequel la profondeur recérait un ennemi ancien et vaste.

J'ouvris la porte Ludienne face aux roches, à l'abri entre deux blocs. Le carrefour des stèles était désert. Quelques-uns de mes appareils avaient disparu, mais je ne m'attardais pas à faire l'inventaire. Je revins, refermai le passage et attendis.

Midi vingt-cinq, midi quarante, toujours rien. Hector était parti se promener sur la platière ; tout le monde baillait d'ennui et de lassitude. Peu à peu, les copains filèrent se chauffer au soleil, et je restai seul, à observer quelques fourmis à moitié endormies qui dérapaient dans le sable.

À treize heures quinze, on vint me chercher pour le déjeuner ; les sacs avaient été déballés dans un endroit à peu près dégagé sur le plateau, à trente mètres de l'auvent. Je fis une série de petites flèches en brindilles qui partaient de la porte invisible et conduisaient à notre pique-nique.

Nous en étions au taboulé quand notre invité se présenta. Il n'était pas venu seul. Nous avons devant nous deux hommes qui formaient une paire aussi mal assortie qu'il est possible de l'être. Je les avais déjà vus en action dans un roman, et c'était presque irrésistible de drôlerie, et en même temps, inquiétant, bizarre, de voir apparaître en chair et en os, debout, à portée de la main, un véritable don Quijote, squelettique, taciturne et moustachu, accompagné d'un rondouillard Sancho Panza tout en amabilités, mais en keffieh. Il était impossible de ne pas songer à ces deux personnages, il était impossible de ne pas sourire, et il était temps de réagir, de se lever, et de les accueillir.

Alors, ce furent les présentations ; ou plutôt des tentatives, car, petit écueil, comme nous parlions tous l'anglais avec des accents différents, les premiers instants furent assez coriaces. Babel par grand vent !

C'était, finalement, mon premier symposium international, et je n'étais pas très à l'aise. Or, comme j'étais le responsable de cette réunion, tout le monde, inévitablement, finit par se tourner vers moi. Et l'on attendit poliment que de ma bouche sortissent miel et lumière.

Je commençai par présenter mon équipe, en décrivant les compétences de chacun. Puis, succinctement, je parlai de notre projet : en savoir le plus possible sur les portes, ainsi que sur cette lagune chauffée par trois soleils.

Tandis que Primo servait de l'eau et des fruits secs à la ronde, don Quijote prit la parole. Il se nommait Arturo, et c'était l'homme de Pâques. Il avait tout à fait l'allure de l'hidalgo imaginé par Cervantès : maigre et digne, broussaille noire, rides à foison, avec là-dessus un maintien de sénateur tourmenté d'une lombalgie sévère. Cependant, il lui manquait d'être aussi timbré que le modèle.

Arturo était le dépositaire d'une commande que l'on se transmettait depuis des siècles, et qui n'avait jamais quitté l'île. Pour trouver un successeur, c'était, pour le gardien, toute une histoire qui visait, à travers une longue période d'observation et des approches discrètes, à isoler deux ou trois personnes susceptibles de savoir conserver le secret. Peu à peu, l'une d'entre elles devenait la confidente, tandis que les autres faisaient de bonnes amitiés, utiles, à l'occasion, pour servir à leur insu de fausses pistes. Celles-ci ne savaient jamais rien, et seule la personne choisie était une dernière fois sondée avant d'être mise au parfum : alors on lui montrait la lagune, les stèles, la roche noire.

À ce propos, une question trépigait sur le bout de ma langue, mais Arturo ne voulait pas se taire : « Et tant que j'y pense... » disait-il, « je vous ramène les quelques affaires que j'ai pu sauver de votre chantier... » la boîte noire et les appareils photos. Je vérifiai immédiatement que rien n'avait souffert et que les cartes à mémoire étaient en place, avec peut-être, à l'intérieur, de belles images du gros machin tentaculeux. « Quand j'ai ouvert le passage après avoir déchiffré votre papier, la bête était toujours là ; j'ai dû patienter... »

Il se tourna vers son compagnon, et le présenta sous le nom de Hassan Gharaybeh, ou Gharabyeh je n'ai jamais bien compris, de Jordanie. Cet homme était, comme le Sancho de l'histoire, tout petit, rond, jovial, souriant, le type même du parfait convive. Son regard pétillait de malice, et aussi d'indulgence. Voici ce que cet homme agréable nous raconta :

« Je vis dans la région de Petra, sur l'ancienne route des épices, un endroit célèbre pour ses temples. Je suis, comme Arturo, le dépositaire d'une clé. Avant moi, c'est une centaine de gardiens qui ont laissé leurs noms dans notre registre. D'autres les ont précédés, mais leurs traces ont disparu, ce qui fait que personne ne sait plus à quand remonte la découverte de la machine, ni où elle a été trouvée... Elle a longtemps été cachée dans les souterrains de notre vallée, et n'a été déménagée que deux fois, vers l'an 400 de votre ère : tout d'abord lorsque les habitants résistèrent aux évêques qui voulaient détruire les temples, et ensuite, quelques années plus tard, lorsque fut promulgué l'édit de Théodose II. Il fut, d'ailleurs, très mal appliqué dans notre secteur, malgré les manigances d'un moine qui avait eu vent, on ne sait trop comment, de l'existence d'un trésor extraordinaire caché au fond d'une grotte, et qui, sous couvert de nettoyage religieux, cherchait à s'en emparer. Ce trésor pouvant être la clé, on resta prudent...

— Qu'ordonnait l'édit ? voulut savoir Primo.

— Détruire les cultes polythéistes, abattre les temples¹. Rien que de très ordinaire, me direz-vous, mais c'était, à l'époque, le premier coup sérieux porté à la liberté de croyance, qui ne s'en est jamais tout à fait remise. L'édit prétendait officialiser un mouvement présenté comme populaire, mais qui, bien entendu, était attisé d'abord par les églises. Toujours est-il que l'Empire ne récupéra pas l'objet.

— D'accord. Et vous, Arturo, quelles ont été les aventures de vos gardiens ?

— Nous n'en savons plus rien, puisque notre culture a été un petit peu piétinée par vous autres, les hommes de l'est, n'est-ce pas. Comme notre langage a disparu, nos tablettes sont devenues presque illisibles, du moins officiellement ; et puis de toute manière, nous ne les possédons plus, puisqu'elles sont dans vos musées. Mes prédécesseurs ont dû tout réapprendre par eux-mêmes, et réinventer, ou supposer, ce qu'ils ne pouvaient plus savoir. Mais le résultat, c'est que les gardiens, sur Pâques, comprennent aujourd'hui une bonne partie des anciens signes. Ceci dit, notre connaissance des portes reste sommaire. Mais ce que nous comprenons a considérablement augmenté lors des deux derniers siècles, lorsque les différents gardiens en service sur notre planète ont commencé à se rendre visite... Il faut que vous sachiez, à ce propos, qu'il est inconvenant de déplacer les portes. Le lieu est choisi avec soin.

— On a fini par le comprendre, dis-je. Bien entendu, cela ne se reproduira plus... et vous, monsieur de... Jordanie, comment fut découverte votre porte ?

— Mystère mystère... Bien entendu, il est permis de supposer que, personne ne sachant à l'époque ce qu'était un produit industriel, tout le monde pensait à un objet laissé par les dieux... Mais voilà ce qui est raconté : le découvreur de l'objet ne put converser avec la machine ; il échoua. C'est un autre qui reçut la clé après avoir écrit, en coopération avec l'engin, un poème... »

Arturo déclara que, pour leur part, les Pascuans avaient récupéré leur clé après avoir positionné des étoiles sur une carte. Je me sentis misérable.

« Et vous, que vous fut-il proposé ? me demanda-t-on

— Eh bien, la machine m'a fait passer un test d'intelligence... » Rigolade générale... Les gens sont méchants, parfois. Ils n'ont aucune pitié. « Question de savoir si j'étais capable de penser, sans doute ! » J'étais vert... Les autres avaient conçu des œuvres compliquées, et moi, j'avais juste répondu à quelques petits problèmes de logique, en cochant des cases dans un questionnaire à choix multiples.

Ceci dit, si la machine se pliait à ce point à notre manière d'utiliser un cerveau, eh bien, chapeau bas à ses concepteurs, encore une fois, et tant pis pour mon orgueil. Arturo voulut me consoler : « Ce n'est pas grave ! Le grand point, c'est d'avoir réussi, je vous assure. D'aucuns ont échoué à l'examen.

— C'est vrai, dit Hassan. Soyez heureux d'avoir trouvé les bonnes réponses. Ceux qui n'ont pas eu votre habileté en sont morts, dit-on...

— Comment ça ?

— Foudroyés... On a un exemple, dans les archives...

— Parce qu'il semble qu'il y ait une protection. Si l'on n'a pas le cerveau bien délié, on disparaît dans un éclair, zap ! Aucun imbécile n'ira témoigner de l'existence de cette chose, puisque, s'il s'en approche et qu'il s'y frotte, il meurt... Ne restent que les êtres trouvés dignes. Mais ne nous demandez pas pourquoi !

— Les rouleaux de Petra disent ceci, reprit Hassan. Le découvreur a trouvé comment déployer l'écran liquide, mais il n'a pas su aller plus loin. Il a échoué, et a été foudroyé. Un suivant a relevé le défi, et lui a réussi.

1 Codex Theod. Liber XVI, 10, 1, 25

— Mais les imbéciles, rétorquai-je, posent tout de même un petit problème... Qu'un type intelligent dialogue avec la machine n'interdit pas à vingt crétins de regarder le prodige, et de faire des commentaires, avec toutes les conséquences bien fâcheuses que l'on est en droit de redouter lorsque ce genre d'individus se met à causer. Il y a là, je trouve, au moins une difficulté...

— C'est exact, répondit Hassan. Mais toutes les découvertes ont été placées sous le signe du secret, de l'intime, du cercle restreint. Nous pensons que ceci vient du fait que jusqu'à présent, les humains étaient, dans leur immense majorité, des esclaves, des gens sans poids, sans existence, sans dignité reconnue. Du bétail, des têtes. Et ce sont eux, les humains de base, les sans-valeur, ce sont eux qui ont découvert les machines, puisqu'ils sont l'immense majorité, et qu'on n'a jamais vu un seigneur piocher dans une mine ou creuser au fond d'une tranchée.

— Eh oui, reprit Arturo. Automatiquement, ce sont des pauvres qui font la découverte. Ils ne vont pas le crier sur les toits, vous pensez bien ; d'abord pour ne pas être dépossédés, ensuite pour ne pas être taxés de sorcellerie ou de magie illégale, d'apostasie, de complot...

— Attirer le regard d'un puissant, c'est toujours dangereux ; et souvent mortel, surtout quand les jaloux s'en mêlent ».

Hector leva son gobelet d'eau à ma santé. « Tu t'es coltiné les devinettes du Sphinx et tu n'as pas été mangé, réjouis-toi au lieu de faire cette vilaine tête...

— Heureusement que je n'étais pas au courant... On est certain de ça ?

— C'est ce qui est dit. Quelqu'un a manipulé l'engin, et a été tué. Au moins un...

— Bon. Et qu'en est-il des autres portes ? Sait-on où elles mènent ? »

Les deux gardiens se regardèrent un court instant. « Oui, on sait où elles mènent, répondit Arturo. Celles qui ont des figures, du moins...

— Celles qui n'ont pas encore été trouvées sont muettes, et restent closes, évidemment, rajouta Hassan.

— Voilà...

— Et peut-on savoir où elles débouchent ? ... Non, je vois bien que non...

— Il faut nous comprendre. Nous ne savons pas qui vous êtes.

— Attendez ! La machine a bien décidé de m'accepter ! » Mais Arturo :

« La machine a décidé, oui, mais elle a décidé pour un seul : vous ! Et voilà que vous êtes quatre... Alors, excusez-nous, mais rien ne prouve que vous êtes tous bien gentils, bien honnêtes, et surtout : seriez-vous aptes, les uns comme les autres, à garder un secret qu'il est dangereux de dévoiler ?

— Oui, dangereux ! dit Hassan. Et nous ne parlons pas de ces calamars ni des autres petites bêtes qui peuplent la lagune... Car il y a bien plus fort.

— Bien plus fort, oui... De l'autre côté de la pierre noire, on pense que c'est l'enfer antique. Hadès. Juste derrière. En plus sauvage, toutefois.

— Voilà. Donc et d'une : n'entre pas qui veut. Et même, de deux : peut-être bien qu'y entre qui ne veut pas ! Car tout se passe comme s'il y avait, derrière, une espèce d'attracteur...

— Pensez à l'entonnoir du fourmilion : la fréquentation un peu trop soutenue de ces lieux déclenche... comment pourrais-je le dire ? une dépression qui aspire les esprits... Vous devenez obnubilés, empoisonnés. Je n'irais pas volontiers tourner autour. »

Des terres mortes, et mortelles. Arturo : « Certaines histoires font état de trois peuples qui ont été effacés, dans des sortes d'engouffrements qui auraient suivi l'exploration... avortée, ou mal préparée, de cet au-delà de la stèle noire. Comme si tenter de la franchir entraînait des catastrophes. Il est question, dans un écrit, d'une pyramide, de l'autre côté, qui attirerait les foules, un peu comme un vortex. Nous ne savons pas si c'est vrai, mais c'est ce qui semble être écrit.

— Mais vous croyez ça ? voulut savoir Primo

— Et pourquoi non ? J'ai vécu, malheureusement, une expérience qui semble corroborer ce qui est raconté dans ces textes, et suis tenté d'y croire, oui. Du reste, depuis toujours, les gardiens s'avertissent de rester discrets. Je pense que c'est une sage idée.

— En conséquence, poursuivit Hassan, nous croyons que vous êtes trop nombreux... Car ce que nous gardons, outre les clés, les pierres, les portes et nous-mêmes, ce sont, peut-être bien, nos peuples aussi, et tout ce monde... »

Ça c'est du gardien... Le gardien universel, qui garde tout ! La Terre, les autres, moi, vous, les monstres de la lagune, plus Hadès tout entier.

Cependant, un truc clochait. « Si je comprends bien, vous êtes en train de nous dire que des gens ont franchi la porte ? Puisqu'ils ont raconté, ou tenté de faire comprendre ce qu'il y avait après...

— Ah mais oui, tiens c'est vrai ça ! dit Hector en se redressant... Et comment ?

— Et comment quoi ? demanda Hassan, l'air innocent.

— Comment ont-ils fait ?

— Oui, nota Primo. Il nous semblait que la porte noire ne s'ouvrait que si... que si... tagada tagada Lucas aide-moi, combien c'est déjà ?

— Quatre...

— Merci... Que si quatre clés étaient réunies...

— Oui, quatre clés, tout à fait ! Hassan confirma vigoureusement.

— Ils sont d'accord... » Primo réfléchit un peu... « Or...

— Trois » articulai-je, pris de pitié. Car il y n'avait que trois stèles de marquées, en plus de la mienne.

« Merci. Or, vous n'avez en tout que trois clés. C'est à dire que, jusqu'à notre arrivée, vous n'aviez tout simplement pas la possibilité d'ouvrir cette porte. Alors ma question est : *comment a-t-elle pu être ouverte auparavant ?* Ou plutôt, pourquoi croyez-vous à des histoires qui racontent ce qui se passe *après* l'ouverture de la pierre ? Alors que cette pierre, messieurs, est infranchissable sans quatre clés que vous n'avez jamais eues ?

— Puisque vous n'en aviez que trois ? ajoutai-je

— Vous saisissez le paradoxe ? »

Les deux gardiens, qui avaient jusqu'alors arboré de très aimables visages, perdirent l'envie de sourire. Monta sur leurs figures un même masque de panique douce teintée d'embarras, comme s'ils avaient été surpris en train de commettre quelque honteuse chose que la morale réprovoque.

« C'est un peu compliqué » hasarda Hassan. Il se tourna vers son compère. L'autre se racla la gorge, bien embêté... Nous n'en perdions pas une miette, vous pensez bien. C'était fort réjouissant ; ces types essayaient visiblement de nous entortiller, et ils étaient sur le point de rater leur coup, en direct et sans filet ; un tel spectacle ne se boude jamais.

« Bon. D'abord on ne croit pas qu'il faille vous montrer à vous tous...

— Voilà : il y a toujours eu un seul gardien, et vous arrivez, toute une équipe.

— Principe de précaution... Ensuite, eh bien... il y a les rêves »...

Ce fut une chorale de mécréants : « Hôô ?
 — Des rêves ?
 — Rien que ça !
 — Une sorte de révélation ?
 — Du coup, soit on vous croit, soit on ne vous croit pas.
 — C'est imparable. Voici les rêves, on est cuits.
 — Mais laissez-le parler, zut ! râla Karine. Quels rêves, Arturo ?
 — Oui, racontez-nous ! » Mais Arturo, qui venait de se prendre notre avalanche, commençait à s'assombrir. Aussi Hassan continua-t-il, pendant que le Pascuan refroidissait : « Vous est-il arrivé de rêver, récemment, que vous êtes au-dessus d'un gouffre ? Et que seule une mince, une fragile membrane vous en sépare ?
 — Ah non, répondis-je. En tout cas, pas ces derniers temps... Ah mais si, cette nuit ! Ça alors ! Pourquoi, qu'est-ce qu'il y a ?
 — C'est un appel de cette chose, la pyramide dont on vous parlait. Elle projette dans votre esprit la sensation que vous évoluez au-dessus d'un gouffre...
 — La pyramide ?
 — Oui.
 — Au dessus d'un gouffre ?
 — Oui ! »
 Mais qu'est-ce qu'ils avaient fumé, ces deux-là, avant de venir ?

« Bon ! Ce n'est, reprit Arturo, que la première d'une longue série d'images qui surgissent aux moments où vous ne veillez pas, et qui, peu à peu, vous entraînent à devenir la proie de cette chose. C'est ce que nous avons ressenti, nous les gardiens... Et nous avons quelques siècles d'observations pour confirmer nos dires. Voyez-vous, il faut être, il faut rester *très* méfiant ! »

Hassan me regardait avec insistance ; il se pencha vers moi et me serra le poignet, l'air excessivement sérieux. « Et je vais vous surprendre, mon jeune ami, quand je vous aurai dit que même les femmes qui ont pénétré sur l'aire des stèles font ce rêve ; alors que, en principe, il est réservé aux seuls hommes...

— Oui, c'est ça ; restons discrets, surtout ! » Je m'énervais un peu. Tout ça n'avait aucun sens. « Ce qu'il veut dire, Karine, c'est que...

— Je *sais* ce que ça veut dire... Mais, Lucas, j'ai fait le même rêve cette nuit.

— Ah...

— Ça change tout, n'est-ce pas ? dit Arturo.

— Moi j'étais trop crevé, dit Hector. Rien vu, cette nuit. Par contre, voyons voir, c'était quand...

— Moi jamais, le coupa Primo. Donc c'est pas tout le monde. J'ai point été élu. Snif. C'était quoi, ton rêve, Karine ?

— Je me tenais debout sur une très vieille citerne enterrée, d'une profondeur effroyable, et dont le capot était en métal rouillé. J'avais peur que ça crève, et que je coule dans l'eau qu'il y avait en-dessous... En même temps, c'était tentant, car j'avais si chaud... Mais nager sur ce gouffre...

— Et toi Lucas ?

— Au fond d'un puits énorme, plein d'escaliers et de niches ouvragées, avec des choses collées aux parois, comme des trophées je crois... le sol est recouvert d'un damier de grandes dalles de marbre, noires et blanches, comme un jeu d'échecs. Et quand on marche sur les dalles, une houle gronde et les soulève ; elles claquent, et l'on sent sous ses pieds des tourbillons venus de profondeurs immenses, qui voudraient vous happer.

— Et quelque chose de glouton gît au fond, rajouta Karine... Je vous jure que je n'avais pas envie de me baigner, et pourtant c'était attirant.

— Je ne pouvais que danser pour tenter de conserver l'équilibre, repris-je. Quant à sortir de cet endroit...

— Pas envie de nager là-dessous ? Peut-être qu'à la fin tu en es revenu à la version classique de ce rêve » insinua Karine...

Je n'ai jamais su répondre à ce genre de provocations. Mais qu'elles m'énervent quand elles s'y mettent ! Et maintenant, cette fille me regardait d'un air attendri... Ah c'était insupportable ! Primo, bien entendu, gloussait d'aise à me regarder souffrir, tandis qu'Hector, et c'était encore pire, s'en foutait absolument.

Cependant ! Cependant... Si la pyramide, en agitant ses petites antennes (bzzz bzzz), nous avait envoyé ce vilain rêve, sournoisement camouflé sous l'apparence anodine d'un grand classique de la psychanalyse, c'était à se demander, en effet, si ça valait toujours le coup de forcer le passage. Après tout, j'avais marché sur le gouffre cette nuit, et Karine aussi. Hector, qui ne voulait pas être en reste, nous raconta un rêve plus ancien, qui datait de notre promenade sur l'île de Pâques :

« Un large puits avec sa margelle, avec un couvercle de bois tout argenté de vieillesse, en deux demi-disques... Au milieu du couvercle, un trou de la taille d'une main, par lequel j'ai laissé tomber un sachet qui contient un objet d'une grande valeur, puisqu'il fait, pour ainsi dire, partie de moi. Pour le repêcher, je monte sur le couvercle, et, surtout ne me demandez pas pourquoi, je plonge dedans une ligne avec son hameçon...

— Ça c'est un garçon, nota Karine. Prenez-en de la graine, les mecs !

— Je savais que vous alliez ricaner...

— Ah mais, personne ne ricane, ricana Primo. Continue, vas-y...

— Oui c'est un beau rêve !

— Mais les deux couvercles bougent et menacent de basculer ; je perds l'équilibre. Je vais tomber, je me réveille. »

Alors, je me suis levé : « Les cauchemars c'est bien joli, mais moi ça ne me convainc pas. En tout cas, je ne pense pas que ça nous mène bien loin. »

Mais Hassan, piqué au vif : « Détrompez-vous, mon jeune ami. Ils mènent très loin, au contraire ! Car ce rêve ne sera pas le seul que vous ferez... Après celui-ci, que vous aurez, entre parenthèses, le plaisir de revivre encore huit ou dix fois, il y aura celui du pont brisé, qui vous plaira beaucoup, j'en suis certain...

— Et qu'est-ce que c'est que le pont brisé ?

— Au milieu d'un pont ruiné, dont ne subsiste, au milieu de la rivière asséchée, qu'une pile avec deux moignons d'arche, quelque chose explosera : un tonneau, une jarre... Et vous aurez le sentiment, comme Hector avec son sachet, d'avoir subi une perte irréparable, totale, comme de voir sa famille disparaître sous une bombe, ou de contempler sa jeunesse envolée... Vous serez amputé, et salement ; vous faites le malin, mais attendez de voir ! »

Arturo y alla de son petit couplet : « Vous aurez l'impression d'être la victime d'un coup de marteau gigantesque, lancé avec précision sur les plus innocents.

— Vous vous réveillerez en larmes, avec l'impression de tomber, et le désir absolu de quitter ce monde. Et là, pendant votre chute, au milieu de votre désespoir, quand vous filerez comme une pierre au milieu des déchets, des abats de vos amours sectionnées, des paroles vous seront murmurées.

— Vous n'aimerez pas !

— D'accord, repris-je. Mais quel rapport, encore une fois, entre ces rêves envoyés par je ne sais quelle pyramide, et les foules qui...

— *Qui s'engouffrent*, oui... Il y a un point de non-retour. On ne peut pas tout vous expliquer d'un coup comme cela, ce serait bien trop long, et donc je vous demande de nous faire confiance ; et si c'est trop difficile de faire confiance à deux bonshommes un peu bizarres, je vous demande de faire confiance à quelques millénaires d'expérience forgée à partir de rêves et de visions qui ont rendu trente des nôtres fous à lier. »

Pour le coup, je ne fus plus si fier. Karine : « le point de non-retour aurait-il un rapport avec le pont brisé ?

— Bien sûr, mademoiselle. C'est un rapport très intime, je dirais.

— Oui, ajouta Arturo. Après ce rêve, l'on vous chuchotera des paroles qui conditionnent : *brûlez vos vaisseaux, franchissez la limite ultime, qu'auriez-vous à regretter de ce que vous laissez derrière vous ?* Et ceci : *De quoi pourriez-vous bien avoir peur ?* Ah, Lucas, je vois que cela vous dit quelque chose !

— Croyez-moi, dit Hassan ; le dramatique, le spectaculaire, l'aventure attirent toujours. Ces images qui vous feront peur, vous finirez par les aimer, par en être fiers, car elles vous rendront différents du commun des mortels. Quel honneur, n'est-ce pas, d'avoir été ainsi distingués ! Maudits, mais uniques !

— Vous serez marqués du sceau, comme on disait dans les vieux temps. Mon ami Hassan a raison de songer à une sorte d'élection : comme si un dieu vous avait désignés. Ce qui n'est peut-être pas entièrement faux. Alors : s'il vous plaît... s'il vous plaît... Pour Lucas, comme c'est lui le quatrième gardien, il n'y a rien à faire, nous l'encadrerons, il deviendra l'un des nôtres, il ne succombera pas. Mais vous, ses amis ; il est encore temps de reculer, peut-être. Éloignez-vous de ces portes ! »

VI

Un avion passait à l'ouest, très haut dans le ciel. Plus près de nous, une guêpe inspectait nos provisions. Arturo nous raconta une histoire.

« Cette nuit-là, il y avait eu la tempête sur Rapa Nui. Le matin, j'étais monté sur le Terevaka qui domine la côte au nord. Joseph, l'ancien gardien, m'y avait convoqué. C'était un vieil ami, comme un oncle pour moi. J'avais trente ans à l'époque, et lui, je crois, pas loin des quatre-vingts... Il m'attendait aux cratères, au départ d'une ravine qui descendait jusque vers le cap. Nous nous sommes assis à l'abri, à mi-pente.

Accrochée au sommet, derrière nous, battait dans le ciel une longue écharpe de nuages maigrelets, toujours défaits, toujours reformés. Sur les flancs du volcan, on voyait les prairies onduler, que le vent moirait comme un velours. Il creusait là-dedans les sillages d'une grosse bête qui se vautre.

Ce jour-là, l'île était un grand navire ; son passage aplanissait la mer, qui était toute couchée à l'est jusqu'à la plage d'Anakena, et à l'ouest, bouillonnante d'écume et de vagues hachées par la côte qui faisait étrave. Au large vers l'occident, défilaient lentement les sillons de la houle, comme des multitudes de soldats, en lignes venant à notre rencontre.

Il y avait eu une alerte au raz de marée, et Joseph était venu contempler le phénomène. Quand je l'ai rejoint, c'était l'heure. La vague devait arriver du Chili juste maintenant.

Nous n'avons rien vu dans l'océan, pas de barre noire sous le soleil, mais soudain des fracas et des éclats de mer ont giclé de la côte, depuis la Rosalia, où ça a explosé comme si on avait fait péter des grenades, jusqu'à San Juan : un train de coups de tonnerres avec des gerbes qui fusaient en balayant les rivages à toute vitesse, et puis plus rien, que la mer qui bouillonne auprès des roches. Au large, un bateau de pêche n'avait même pas été soulevé. Dans les jumelles, je regardais les embruns filer vers le bateau, et se coucher à mi-chemin. Voilà comment passa le raz de marée.

Ce matin-là, le monde était immense, et il allait encore s'agrandir.

" C'était pas mal " me dit Joseph qui s'étirait. " Ça a bien cogné du côté d'Anakena, faudrait aller voir si le Nau Nau est encore debout, mais j'ai un peu la flemme, et puis, il faut que je te parle ". De fait, il y eut une statue qui avait perdu son chapeau, on l'a su plus tard. Joseph s'est rassis, il a bourré sa pipe et s'est mis en boule pour l'allumer. Quand il s'est redressé, il a tiré de son sac une sorte de galet peint et me l'a mis entre les mains, puis il m'a regardé en coin, l'œil métallique sous la broussaille. " T'as pas intérêt à me dire non, camarade... "

" Appuie sur le bouton au milieu...

— C'est quoi ? une souris ?

— T'occupe. Appuie, c'est tout... "

J'ai appuyé, et quand le rectangle gris m'a sauté au nez, j'ai fait un sacré bond. Il y avait une icône à un endroit du rectangle, et Joseph m'a demandé de la recopier avec le doigt, en dessous. " Là où je t'emmène, ça tape, a-t-il ajouté en sortant un bob. Mets ça sur ta tête, et rentre là-dedans ; je te suis...

— Mais qu'est-ce que tu me fais ? C'est quoi, Joseph, cet engin ?

— Une cabine ; t'as ouvert la porte, on rentre dedans, on referme, et on ouvre à l'autre bout... " Il a sorti une lampe, qu'il a allumée. Il m'a poussé dans la cabine, a refermé, m'a contourné et est allé ouvrir de l'autre côté, tout comme il avait dit. Et dehors, ce n'était plus Rapa Nui. C'était la lagune, avec sa chaleur démentielle et ses trois soleils. " Par ici, ça va chez un copain en Jordanie. Là, ça ouvre sur Haïti. Mais ne t'avise pas de faire du tourisme à l'œil. C'est pas l'usage ". J'étais flottant, déconnecté, plus rien n'avait de sens et je questionnais par pur automatisme. J'ai demandé : " Et cette pierre noire, qu'est-ce que c'est ?

— La porte des Enfers. On n'ouvre pas ! D'ailleurs, on ne peut pas, il manque une de ces commandes. Rentrons, maintenant. "

Il m'a tout expliqué en chemin. Nous avançons lentement, le vent dans le nez ; ça nous a pris deux heures pour revenir jusqu'à la ville, et venir à bout de tout ce qu'il fallait que je sache. Le soir, chez lui, on a regardé des papiers, des bois gravés aussi. Lui savait les lire ! Le seul sur toute l'île ! Quelle journée !

Et Joseph qui en rajoutait : " On ne pouvait pas le dire, qu'on savait déchiffrer, nous autres les gardiens. Sinon il aurait fallu s'expliquer. Alors on a pris l'habitude de se taire... J'ai le manuel quelque part, dans ce carton, je crois. Enfin pour l'instant ce n'est pas primordial, hein ? Ce soir, on va surtout fêter ton arrivée au club. Oui ? " Il alla fouiller dans son buffet. J'entendis des bouteilles tinter, des verres.

" Tu sauras une chose que personne au monde ne sait, lorsque je serai mort. Oui mon fils, tu pourras lire presque tous les bois de Rapa Nui, selon l'ancienne manière, tu te rends compte ? Bien sûr, tu seras seul. Mais comme tu

es toujours célibataire... Et puis les autres, le petit Hassan surtout, ils t'aideront, ils vont t'encadrer ". Il se retourna vers moi ; il n'avait rien trouvé à boire, ou bien alors il avait oublié ce qu'il était venu chercher ; il revint vers moi et me prit les mains : " J'ai personne d'autre que toi, Arturo, il faut que tu m'aides ! " et voilà.

Quelques années plus tard, quand il est mort, j'ai mesuré toute la solitude qu'il m'avait léguée. Ce secret m'a séparé des autres îliens, il m'a empêché de m'abandonner à la confiance, à l'amitié. Il y a toujours un moment où l'on vous demande " Alors et toi, Arturo, qu'est-ce que tu as de beau à nous dire ? " et qu'est-ce que je peux répondre , Je ne suis pas un espion, je ne sais pas mentir. Alors je dis n'importe quoi, et ça s'entend.

C'est dur, vous savez. Les autres se livrent ; ils peuvent, eux. Quand ça va mal, ils se confient ce qui pèse. Pas moi. À cause de ces portes, à cause de cette pyramide avec ses rêves mauvais, je suis resté à distance, je suis devenu un taiseux. Résultat : on ne me cause plus que de la pluie et du beau temps. Je ne vais pas dire que ça me convient.

Heureusement, il y a mon pote Hassan. Et puis aussi, il y a l'espoir de la relève. Je guette celui ou celle qui pourrait prendre ma place, j'observe les gens. Mais je n'ai pas encore trouvé ; alors, quand ça va trop mal, je vais voir Hassan. Ou alors c'est lui qui vient, pas vrai monsieur ?

— Je te laisserai pas tomber, va.

— Je leur parle de Julian ?

— Julian était un imbécile. Mais oui, vas-y, parle-leur de Julian...

— Imaginez les ravages que peut causer l'irruption d'une forte dose de surnaturel dans une vie anonyme... Quelqu'un entend des voix et commence à agir bizarrement, à tenir des propos inouïs ; comment vous appelez ça ?

— Jeanne d'Arc dis-je.

— Un type qui cherche à fonder une secte ! répondit Primo, plus réaliste.

— Voilà, un gars qui veut s'enrichir !

— Ou alors, un illuminé.

— Un prophète !

— De toute façon, c'est quelqu'un qu'il ne faut surtout pas suivre.

— Écoutez-moi bien, les enfants, reprit Arturo. Vous connaissez Saint-Paul ? L'avez-vous seulement lu comme il faut ? Il a reçu sa propre dose de surnaturel, sur le chemin de Damas. Aveuglé par une lumière plus éclatante que le Soleil, Saül tombe sur le chemin, et entend une voix qu'il identifie comme étant celle de Jésus. Tels sont les éléments de l'histoire, une allégorie extraordinairement bien tissée, qui met en scène : premièrement l'enfer des Juifs, le Sheol (qui s'orthographe comme Saül), c'est à dire le pays des morts ; deuxièmement la lumière du Christ, qui vient – grande nouveauté – éclairer le Sheol ; et, selon une interprétation suivie par certains exégètes, troisièmement la Jérusalem parfaite, anagramme du mot Damas, interprété comme signe graphique du nouveau sanctuaire. Paul illuminé sur le chemin de Damas, c'est la graphie allégorique de la lumière du Christ éclairant le pays des morts, et montrant la voie nouvelle, le nouveau but... Vaste caverne, n'est-ce pas, que le rayon éclaire soudain, au détour d'une page de pur prosélytisme chrétien ! Mais savez-vous quelles paroles ce Saül, ainsi illuminé par l'art du littérateur, se mettra, plus tard, à proférer dans ses prédications ? *Ensuite, nous les vivants, qui serons restés, nous serons tous ensemble enlevés avec eux sur des nuées, à la rencontre du Seigneur dans les airs, et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur, etc.* C'est

dans les Thessaloniens. Alors, voici ma question : feriez-vous confiance à un individu qui tiendrait ce genre de discours ?

— Non. Et c'est, du reste, pour cette raison qu'on a du mal à vous croire, dis-je.

— Alors comment se fait-il que tant de gens l'aient suivi ? » répondit Arturo...

Hassan se racla la gorge : « Et le Coran bougonne : *Assurément, à d'antiques groupements Nous avons avant toi transmis des messages. Nul envoyé ne leur a été arrivé qu'ils n'aient pris en dérision.* Moi aussi, je peux faire des phrases. Bon, voilà ce que cherche à vous dire Arturo : vu de l'extérieur, celui qui reçoit une révélation n'est pas différent d'un charlatan ou d'un timbré, et personne n'aura jamais le moyen de vérifier ses dires, sans l'accompagner d'abord au-delà de ce rideau derrière lequel se tiennent les choses dont il parle. Et comme ces rideaux sont des passages à sens unique, le mystère demeure entier, la croyance restant par conséquent l'unique voie de pénétration. Nul témoin ne reviendra jamais vous informer. C'est à dire que dès le départ, le public est dépourvu de moyens de contrôle. Donc il se sépare en deux camps : ceux qui préfèrent ignorer que croire, et ceux qui veulent croire.

— Bien entendu, dit Arturo, les incrédules sont tous catalogués comme d'affreux incroyants, et les tourments sans fin leurs sont promis. Aussi extraordinaire que cela puisse paraître, Julian a fini par tenir, lui aussi, ce genre de discours, en notre siècle même, et ça a marché puisque ça marche toujours... Vous rappelez-vous, au début des années vingt, du suicide collectif de Rapa Nui ?

— Moi je l'ai étudié, dit Karine. Il était question de l'homme-oiseau.

— Julian était celui que mon maître, Joseph, avait choisi comme successeur, avant moi. Il a vu ce qu'il fallait voir, il a rêvé ce que vous allez rêver, après quoi il a dérivé peu à peu vers l'insanité. Il a fondé une secte, et il est mort en emportant une foule avec lui... Voilà, pensons-nous, ce qui, dans le réseau des portes, pourrait être un filtre, un mécanisme de sauvegarde : les excités, les faibles, ceux qui ne sont pas équilibrés, plongent et disparaissent. Ils emportent avec eux tous les témoins possibles. Pas de traces ; pas de souci.

— Seuls traverseront ceux qui sont vraiment solides » conclut Hassan.

Étions-nous solides ?

« Il se présentait comme une sorte de Messie ? demanda Karine

— Les visions l'avaient détruit, ou peut-être qu'elles avaient révélé le vrai Julian. Il s'était mis à rassembler sa bande ; comme Joseph lui avait remis la clé, il emmenait des tas de gens sur la lagune ; ils en revenaient fanatiques. Quand Joseph a découvert ce qu'était devenu son disciple, il a repris la commande. La punition a été immédiate : menaces de mort, incendie de sa maison, passage à tabac, calomnies ; un soir, les policiers ont débarqué juste à temps pour sauver Joseph, et c'est Julian qui s'est retrouvé dans les ennuis. En fuite, mais coincé sur Pâques, grillé dans son métier, grillé dans ses études, il n'était vraiment plus l'exemple à suivre mais il avait toujours son petit groupe de fidèles récoltés sur Internet, et, dans la ville même, quelques personnes croyaient encore en lui et en voulaient à la police. Pourtant, c'était devenu un timbré complet, mais avec, disait-on, des pouvoirs à faire frémir. Par conséquent, il se trouvait toujours du monde pour le nourrir en cachette. Il s'était mis à... comment vous dites, avec les mains, un truc de roi gothique ?

— La guérison des écrouelles, suggérai-je.

— Voilà, les écrouelles. Monsieur donnait dans le miracle. Il soignait en cachette, ou faisait comme si. Mais bon, Julian dans le maquis, sur une aussi petite île, ça ne pouvait pas durer. Il eut sa fin, qui tourna à l'hécatombe : il ne fut pas

embarqué, parce qu'une foule, rameutée par téléphone, empêcha les policiers de parvenir jusqu'à lui. Julian mit alors en scène sa mort – à laquelle il ne devait pas croire – d'une manière propre à foutre la pagaille sur l'île entière... Car il était devenu contagieux, il était devenu un relai du fourmilion, de la pyramide... Des tas de gens, qui ne le connaissaient pourtant pas, se prirent à faire souvent le même petit rêve malsain que celui que vous avez eu cette nuit ; et lorsque, ce jour-là, protégé par la foule qui lui fit une enceinte, il échappa aux policiers et s'éloigna vers le sud, une bonne partie du quartier de Mataveri fut prise de l'envie subite, allez savoir pourquoi, de faire un tour aux falaises de l'Orongo ; c'est à dire là exactement où montait Julian avec son grumeau de fanatiques.

— Vous connaissez les lemmings ? demanda Hassan. Ce fut, chez les humains qui vivaient près de la cachette de Julian, le résultat d'une espèce d'effet de zone : pas un de ceux qui auraient pu entendre parler de lui ne fut laissé de côté.

— Ce matin de juillet, quelques deux-mille personnes montèrent aux falaises pour toutes sortes de raisons diverses. Elles y découvrirent un homme tout nu qui discourait, entouré de gens nus eux aussi, ou en train de se déshabiller. Les policiers ne purent, là encore, arrêter Julian. Pourtant, ils cognaient, mais en face les gens ne se laissaient pas faire, et ça répondit sec. Il y eut des morts... Donc, bagarres à la périphérie, discours au centre. Julian, dos à la mer, parlait des élus, de ceux que le destin désigne. Un vrai Saint-Paul. J'étais dans la foule...

— Il vous avait attiré ?

— Certainement pas ! J'étais là en tant que garde du Parc, et non pas en *invité*. Du coup, je me souviens assez bien de tout ce que ce dément a pu raconter. Parmi ses phrases, qui se resserraient peu à peu autour d'un commentaire sur la désignation de l'élu selon l'ancien rite *Te tangata manu*, la cérémonie de l'homme-oiseau, il se glissait des sons que je n'avais jamais entendus, qui pouvaient s'apparenter à un langage, à des syllabes, et que depuis j'ai appris à bien connaître : ce sont les chuchotements immondes qui suivent le rêve du pont brisé... À chacune des paroles proférées dans cet idiome inconnu, entrelacées dans le discours humain, beaucoup de personnes se mettaient à tanguer, à osciller, comme sous une bourrasque. Et moi aussi, même moi je sentais la puissance de ces sons ; ils me secouaient, mon esprit chancelait... Ainsi vous connaissez l'homme-oiseau ?

— Oui, répondit Karine. Je l'ai bien étudié, et c'est comme ça que j'ai ensuite été attirée par cette histoire, où il apparaissait... *Te tangata manu*, expliqua-t-elle à ceux qui ne savaient pas, c'est un concours ; il s'agit de plonger dans la mer depuis l'Orongo, et de nager jusqu'à un îlot en particulier, de l'escalader et d'en ramener un œuf d'oiseau. Le premier qui revient au sommet de l'Orongo avec son œuf intact est déclaré vainqueur, et le chef de clan dont il est le champion devient le nouveau patron de l'île, tandis que l'athlète, qu'on appelle alors le *Tangata manu*, a droit à une année entière de *far niente*.

— Et voilà que Julian avait plongé dans la mer, avec la ferme intention de nager jusqu'à l'îlot. Et c'est ce qu'il fit ! Mais pour être le champion de qui, c'est ce que je ne compris pas, à l'époque... La mer était agitée, mais comme il n'y a plus de requin dans ces eaux depuis au moins cinquante ans, la traversée n'était pas si dangereuse. Julian parvint à l'îlot. Il grimpa dessus. Il se redressa au milieu des gerbes d'écumes. Il leva les bras en l'air...

— Alors les cieux s'entrouvrirent, intervint Primo. Une pince en descendit, qui cueillit le prophète, le remonta, et disparut dans les nuées qui se refermèrent. Puis un rideau d'éclairs ravagea la côte, et enleva la foule, ne laissant debout que les

quelques rares incroyants qui s'entrecroisèrent, stupéfaits, au milieu de l'herbe fumante. Les flics avaient dégainé leurs flingues. Quelques caleçons et chaussettes, emportés par le vent, folâtraient dans les buissons ou voltigeaient de ci de là.

— Sur son îlot, Julian leva les bras et hurla des paroles que le vent emporta. Au même moment, les gens hurlèrent. Puis une vague explosa sur le Motu Iti, et son panache occulta Julian. Quand elle retomba, il avait disparu. Aussitôt, tous ceux qui avaient hurlé se précipitèrent et sautèrent dans la mer. Et moi, au milieu d'eux, moi qui ne voulais certainement pas sauter, j'ai bataillé comme un perdu contre la ruée qui m'emportait, jusqu'au moment où je pus que m'accrocher à une lave, au sommet de la falaise, les pieds dans le vide... Les gens bondissaient par-dessus moi ; pendant deux minutes, j'ai vu des silhouettes se jeter dans le ciel en hurlant. On m'a marché sur les doigts, on a pris son élan sur mes doigts, on a voulu m'inviter à la fête ; mais les personnes qui se proposaient de me joindre au suicide étaient bousculées, emportées... L'océan recracha des corps pendant une semaine. Deux-mille-cinquante-six corps, au moins trente disparus, six nationalités. Tout ça par le pouvoir d'un seul, pas plus spécial que vous et moi. Alors faites attention, je vous prie.

— Il me semblait qu'on avait parlé de rites sexuels ?

— Conneries. C'est parce que les gens étaient nus, point final. Et ce n'était pas un simple suicide en groupe... Cela avait tout l'air d'une secte, vu de l'extérieur, et ce fut catalogué comme tel, mais c'était bien autre chose... C'était toute une foule fascinée par des sons et un charisme malsain. Donc, je le répète : faites attention. Ne vous emballez pas et reculez-vous, c'est dangereux. Vraiment.

— De toute façon, ajouta Hassan, on ne vous laissera pas tomber, maintenant. Vous rencontrerez le dernier gardien, et à nous trois, on prendra soin de vous. »

Le froid reprenait ses droits sur la forêt. Le soleil rougeoyait, bas sur l'horizon, nous abandonnant peu à peu aux ombres bleues. Il n'était pas encore quatre heures, mais les troncs, sur leurs flancs éclairés, prenaient déjà cette teinte orangée qui serre le cœur en automne, car elle annonce la mort des beaux jours, si vite passés, et suscite le désir poignant d'une flambée pour conjurer l'inévitable.

Je proposai de retourner voir le paysage à la platière des grottes, de l'autre côté du vallon de Coquibus. Nous repasserions par la ferme, et irions ensuite nous perdre sur la lande, hors du sentier. Tout le monde fut d'accord pour bouger, surtout nos invités qui n'aimaient pas trop ce climat rigoureux. En chemin, je restais silencieux, me réservant de contre-attaquer lors de notre arrivée aux bosquets de pins de la pointe nord.

À la ferme, l'ambiance n'était plus celle de la veille, joyeuse et volontiers paillard. Les gens prenaient le thé sur les grandes tables du jardin, ou remballaient leurs affaires, passaient le balai, finissaient un bout de vaisselle. La lumière invitait à la photographie, comme un dernier trésor à extirper en vitesse avant l'arrivée de la nuit, avant la semaine qui recommencerait dans quelques heures. On souffrait de la nostalgie propre aux crépuscules, aggravée par l'angoisse du dimanche soir.

Cependant, moi, j'avais une porte à ma disposition pour, au besoin, partir là où habite l'été, parmi les mers généreuses et tendres. J'avais envie de voir la plage aux oiseaux, Hana Kena, que j'imaginai ourlée de vagues dorées et mousseuses, pleines d'une vie superbe. À contre-jour, des nuées de Fous jouent

dans le vent, et le ressac dépose sur le sable étoilé des gouttelettes étincelantes. L'air est doux et vivifiant. Dans le corps, les jauges d'énergie bondissent !

Cette porte, il me fallait absolument en défendre l'entière liberté d'usage. Je passai discrètement la commande à Hector qui avait émis le vœu de rester à se prélasser devant la cheminée.

Il avait fait bouillir de l'eau aux cuisines. Arrivés aux pins, nous sortîmes le thermos et, les pieds dans le vide, face au monde qui descendait vers le soir, nous bûmes le thé fumé, âcre et bien brûlant.

Je me tournai vers Hassan :

« Vous dites vouloir conserver le réseau des portes à l'abri des appétits...

— Exact... Religieux, militaires, financiers... Loin de l'avidité !

— Par conséquent, un de vos plus gros soucis est d'éviter d'en arriver à une situation où un groupe monopoliserait les accès, et s'arrogerait le droit de décider qui y pénètre, et à quelles conditions...

— Nous ne voulons pas de soldats stationnés à l'intérieur.

— Ni de péages, ni d'apprenti sorcier pour jouer au feu, ajouta Arturo.

— Oui, intervint Primo. Et c'est là l'écueil sur lequel s'écrasent tous les groupes fondés sur une révélation : il leur faut un filtrage. Mais quels critères utiliser pour le filtre ? Ce qui pose, immédiatement, la question des dogmes, n'est-ce pas ?

— Je ne vous suis pas, répondit Hassan. Comment ça, des dogmes ?

— Il arrive fatalement un moment où, pour sauvegarder le message, il vous faut l'endurcir d'une croûte rituelle (qu'elle soit pratique ou symbolique on s'en fiche) qui, bien sûr, l'affaiblit, qui l'émascule peut-être ; en tout cas qui l'assourdit... mais qui lui permet de survivre aux complications.

— C'est à dire, continuai-je, que, pour asseoir la pérennité de votre action, vous instituez, consciemment ou non, des règles. Et ces règles affaiblissent. Vous en convenez ? C'est une loi qui se vérifie partout dans l'histoire.

— Mais enfin de quelles règles parlez-vous ? demanda Hassan

— Le secret institutionnalisé. Le respect absolu des anciens témoignages, qui sont tenus pour des points de dogme... Une parole presque sacrée qui ne peut plus être discutée, et qui ne peut être étudiée que selon certaines trajectoires qui tiennent plus de l'exégèse que du vrai travail de recherche. Je suis sûr que parmi vous, des gardiens ont pris conscience de ce phénomène. Vos archives sont votre Livre, vous ne les utilisez pas comme des supports à la réflexion créatrice. Correct ?

— Avez-vous un *credo* ? continua Primo, impitoyable.

— Quoi ??? Hassan ne savait plus où donner de la tête

— Des statuts, une charte, une Constitution !

— Par exemple, repris-je, la sauvegarde de votre société passe par une mesure de sécurité que vous ne pouvez absolument pas ignorer : *aucun gardien ne doit, même en accord avec d'autres, posséder plus d'une clé...* Je suppose que c'est un de vos plus anciens articles ? »

Primo continua : « Vous convenez que, par précaution, pour le cas où l'un d'entre vous serait *retourné*, ferait le traître, une loi essentielle est bien l'interdiction de posséder deux clés ?

— En supposant... Certes... Mais nous sommes bien certains de...

— De quoi pourriez-vous être *bien certains* ? repris-je. Les groupes clandestins tombent comme des mouches parce qu'ils ont été pénétrés. Les premières personnes à s'occuper de votre cas seraient des services secrets, indétectables par définition.

— En fait, poursuivit Karine, vous ne pouvez tout simplement rien savoir. Mais vous voyez le danger qu'il y aurait à laisser deux clés à une seule personne.

— Oui... Oui, c'est juste. Ce ne serait pas prudent.

— Voilà... Or, vous avez pu vous rendre compte en chemin que vous n'étiez pas dans un camp secret au fin fond d'un trou perdu. Vous êtes carrément dans un parc, ici, une espèce de vaste jardin public, avec des promeneurs partout, avec des enfants, des chiens, des mémés. Nous ne sommes donc pas des militaires, nous ne vous demanderons jamais de voir vos télécommandes, et nous sommes bien trop jeunes et bien trop décalés pour que des compagnies privées nous fassent confiance dans d'éventuelles négociations. Par conséquent, nos intentions ne peuvent être malhonnêtes ; bizarres peut-être, mais pas malhonnêtes. Un point qu'il fallait régler...

— Vous constatez maintenant, ajouta Primo, qu'il ne faut pas prendre notre clé, car cela générerait une faille, au moins théorique, dans votre sécurité ; et d'ailleurs nous tâcherons toujours de la garder hors de votre portée. Second point qu'il valait mieux préciser.

— Troisième point, reprit Karine : le fameux secret. Comme nous n'avons rien dit à aucun organisme, nous n'irons pas crier notre découverte sur les toits, sauf à vouloir passer pour des cinglés, ou tomber entre les griffes d'une officine. Donc, notre intérêt est naturellement de rester discrets : nous ne ferons pas les malins en montrant la trouvaille à n'importe qui, car nous ne voulons être ni dépossédés, ni suspectés, ni craints, ni enfermés. Alors quoi ? Quel danger reste-t-il ?

— Comment pourrait-on bien diffuser cette information sans risquer d'être soit pris pour des fous, soit carrément prisonniers, puis, pourquoi pas, morts ?

— Conclusion : nous sommes on ne peut plus réguliers » termina Primo.

Beau travail d'équipe. Je me remis debout ; le grès me gelait les fesses.

« Puisque nous avons fini les présentations, on va peut-être envisager de ne plus se regarder de travers, d'accord ? Concernant votre suggestion de ne plus s'approcher de la lagune et de ses stèles, mes amis prendront leur décision, et je n'y interviendrai pas. En attendant, vous pourriez, tout de même, nous en dire un peu plus sur cette *pyramide* qui veut attirer les gens, ou encore nous parler de la pierre noire et si vieille, qui porte quatre encoches.

— Et aussi, pourquoi ces rêves ? voulut savoir Primo. Vous avez tiré des conclusions, je pense, de l'histoire de Julian. »

Arturo se leva à son tour. « Toutes les portes gravées viennent de la Terre. Et la seule sortie vers autre chose est cette pierre noire. Tout ce qui est dangereux est de l'autre côté. »

Hassan se leva lui aussi pour chasser le froid. Karine intervint : « Puisque c'est si dangereux, pourquoi s'embêter à garder les quelques clés que vous avez pu trouver, et ne pas les avoir détruites ?

— Pour conserver un œil sur le carrefour, évidemment ! Pour savoir s'il y a une nouvelle clé de découverte. Avant votre arrivée, il y avait trois portes scellées ; si nous avions tout jeté, qui aurait pu vous mettre en garde ?

— Bon alors justement, dit Primo un peu énervé ; si nous parlions, enfin, de cette mise en garde : que savez-vous exactement de ce gouffre ou pyramide à rêves ? »

VII

Qui est le dernier gardien ? Arturo nous informa que c'était une femme qui détenait la commande, sur l'île de la Gonâve, en Haïti.

Primo fit remarquer qu'il suffirait d'instaurer une procédure très simple pour ne jamais perdre le contrôle des clés en activité : que les gardiens se réunissent fréquemment, et qu'un lieu, protégé par des codes multiples, soit préparé pour recevoir les clés orphelines, au cas où l'un d'entre nous viendrait à disparaître sans avoir trouvé de successeur. À charge pour les survivants de former la relève manquante.

Je me demandais pourquoi c'était seulement maintenant que de telles procédures étaient envisagées, alors que certaines clés existaient depuis des siècles. Finalement, j'en vins à imaginer que c'était la barrière de la langue qui avait fait obstacle aux réunions, aux réflexions en commun. L'émergence de l'anglais comme langue basique internationale n'est pas très vieille, et bien des gens à la surface du globe ne parlent toujours pas.

Sans langage commun, aucune réunion ne pouvait aller bien loin. De plus, la création d'un corpus de règles spécifiques à cette société exigeait tout de même un minimum de connaissances physiques, géographiques et astronomiques : la Terre n'est plus plate, le Nouveau Monde existe, quand il fait jour ici il fait nuit là...

Et puis, aussi, il fallait être tolérant avec les religions des autres ; ça c'est le gros point noir... Toutes choses qui ne sont évidentes que depuis très peu d'années, et encore pas partout ; or, pendant tous ces millénaires, une clé pouvait émerger n'importe où, au Tibet, en Australie, dans la région des Grands Lacs, et tomber entre les mains de n'importe quelles personnes, savantes sans aucun doute dans l'art de mener des bêtes ou de cultiver des lopins de terre dans des conditions démentes, mais ignorantes des premiers principes qui gouvernent le monde physique et diplomatique. Dans le meilleur des cas, les clés finissaient dans un monastère. Nous arrivions, me semblait-il, pile à temps pour lancer la compagnie sur des rails solides.

De retour au chalet, nous retrouvâmes Hector devant sa flambée. L'hôte de semaine, le *Père* comme on dit, nous accorda encore une demi-heure avant de fermer boutique. Après quoi la maison serait rendue à sa solitude jusqu'au samedi suivant.

« Que savez-vous du roi Salomon ? nous demanda Hassan.

— Allons bon...

— Nous voilà bien !

— Mais je suis sérieux !... Connaissez-vous quelques histoires sur Salomon, qui pourraient avoir un lien, même ténu, avec la présence d'un danger enfermé ? »

Primo, bien entendu, avait quelques idées : « Moi m'sieur. On parle de démons encapsulés ! ...Je veux dire, emprisonnés dans des petites fioles...

— Oui... Autre chose ? »

Karine leva la main. « Ces petites fioles, ou boîtes, ou coffrets, me font penser à l'histoire de Pandore, et à ce qui s'en échappa. Mais je crois savoir une histoire qui se prête à des comparaisons, seulement je ne sais pas si elle est ancienne, ou si elle a été inventée vers la Renaissance...

— Dites toujours.

— Le roi Salomon avait en sa possession non seulement la pierre philosophale, mais encore l'art de la créer, et de s'en servir. Il en profita pour enfermer tous les démons, tous les *shayatin* qui infestaient le monde. Il fit construire une énorme cuve en cuivre, avec son couvercle, et la fit mettre en terre ; croyez bien que le trou fut profond, et large comme un stade de l'ancien temps. Puis, le chantier fini, il utilisa le pouvoir de sa pierre pour attirer les *shayatin*, et leur ordonna d'aller se mettre tous dans cette cuve, qu'il fit ensuite refermer sur le dernier rentré. Il la scella, et la fit recouvrir d'une grosse épaisseur de terre. Le monde connut alors la paix comme jamais auparavant. On oublia ce qui était emprisonné là-dessous. Les siècles passant, vint un jour un roi qui, voulant fonder une ville, choisit justement l'emplacement de cette tombe pour établir ses premières tranchées. Les ouvriers découvrirent la cuve, qui brillait comme le soleil dès qu'on la frottait. Le roi, croyant être bientôt le propriétaire du plus énorme trésor de l'Histoire, fit sauter le couvercle. Tous les démons s'enfuirent, comme une vapeur hurlante, et semèrent le malheur avec une férocité ravivée par leur longue captivité.

— Qui soulève des couvercles récolte des ennuis, énonça Primo. Eh bien, mais c'est la même chose avec Pandore : elle soulève le capot, et les calamités s'échappent. Et quand un pauvre type trouve une lampe et qu'il la frotte, le génie qui en sort est prêt à tout casser. C'est ça le rapport ? »

Hassan ne répondit pas directement. Il nous parla de légendes pendant vingt minutes bizarres mais passionnantes. À travers la brume des épopées du Proche-Orient nous apparut, peu à peu, un personnage rémanent, un héros, qui, au sortir des jours de ténèbres, enferma dans de petits récipients les plus puissants des esprits maléfiques qui avaient ravagé la terre. Ce grand mage est parfois reconnu comme l'être nommé Salomon dans les sagas ; Salomon, c'est-à-dire *le Pacifique* dans les langues sémitiques. Roi plein de sagesse à l'anneau légendaire, qui commandait aux monstres et à la fortune. Il est très possible que l'on ait attribué à un Salomon historique bien des exploits tirés d'un fonds mythologique antérieur, de même que Moïse, en traversant un bras de mer sans se noyer, réédita le coup de dés lancé bien des siècles auparavant par Bacchus. Le dit de Bacchus qui enregistre ce fait peut lui-même l'avoir emprunté d'un chant relatant les actes d'un autre, encore plus antérieur. En Méditerranée, la plupart des bonnes histoires s'entrecopient, et ne brodent que sur un très petit nombre de sujets, comme, dans ce cas précis, celui des inondations.

Les contes qui relatent la découverte et l'ouverture d'une boîte au contenu extraordinaire viennent, eux, de l'Orient lointain, Inde ou Perse, et même de plus loin encore. Ils se déploient depuis trois souches, qui donnent aujourd'hui encore des bourgeons. D'est en ouest : Aladin et sa lampe, le pêcheur et son coffret, Pandore et son amphore, sa « boîte » comme on dit bêtement.

Un génie, le temps suspendu, des malheurs sans nombre. Plus, dès qu'on ouvre les vases, laissant ainsi s'échapper ce qui y était enfermé, une sauvagerie qu'il faut dompter. Les mortels qui succombèrent à cette tentation ont saccagé le travail de puissants chasseurs.

Ceux-là, qui scellèrent les urnes devaient être pragmatiques, peu enclins à la frayeur ou à la superstition, pour s'attaquer à un tel gibier ; esprits calmes, pleins de sagesse, comme il est dit de Salomon. Hassan : « Mais ceci n'est peut-être que du vent. Je retiens seulement que des gens ont enfermé l'Ennemi, et que plusieurs tracés qui cheminent à travers les mythes, remontent à cette même source : le *mal* emprisonné. »

Jusque dans les farces et attrapes, le diable sort de sa boîte. Ceci dit, pourquoi, ici encore, voir du mal là où, selon Arturo, il pouvait bien n'y avoir qu'un automatisme de filtrage ? L'histoire de Julian semblait le confirmer : les faibles et leur public précipités dans la mort avant que les choses ne s'enveniment et ne dérapent, en protection du réseau dans son ensemble. Pas d'intrus. Question suivant immédiatement : qu'est-ce que la force ?

Karine semblait songeuse. « Je remarque, dit-elle, que le mystère et les anciens mythes sont souvent à rechercher vers l'est ; Aladin est chinois pour les conteurs persans, c'est plus exotique, et, partant, peut-être bien plus exact. Gilgameš va chercher la vie éternelle vers l'orient ; tous ceux qui se tournent vers le passé et qui s'interrogent sur leur destin portent leur regard vers le soleil levant. Là-bas réside l'ancien savoir, celui d'avant les mondes, d'avant le présent du jour. Même Sinbad l'entreprenant, quand il bénéficie d'un don gratuit, ne le trouve qu'à l'est... Il faut attendre les Grecs et les Phéniciens pour voir l'attention peu à peu portée sur le futur, et à la poursuite du présent qui fuit, et sombre. Un élan qui les mènera par delà les colonnes d'Hercule, à fonder des colonies ou des comptoirs jusqu'aux îles Britanniques ou dans le golfe de Guinée.

— Le *self-made man*, ajouta Primo, est un concept développé par l'occidental, celui de l'homme qui va à la poursuite du soleil. Il trace sa route, pose un jalon à Marseille, l'autre en Amérique, puis se campe les deux jambes bien écartées, lève les bras au ciel et pousse un cri jusqu'aux étoiles, comme un gosse victorieux. C'était ainsi que nos aïeux se pensaient, par exemple aux années cinquante de l'ancien siècle.

— Voilà, et c'est là où je voulais en venir, gronda Karine. D'où naît ce concept ? Ou plutôt, où commence cette ascension ? Je crois, moi, que c'est chez Pandore... Pandore raconte une charnière : la fatalité y laisse une petite, toute petite place à l'initiative ! Pandore a peut-être déclenché bien des calamités, mais l'Occident a retenu qu'il y avait l'attente au fond de la boîte, l'attente, ou la crainte de l'inconnu, qui n'avait pu s'échapper.

— Je croyais que c'était l'espoir ? s'étonna Hector. Pandore ne l'a pas laissé sortir ! Elle aurait pu, mais elle a refermé la jarre juste avant... Résultat : nous avons eu droit à tout, sauf à l'espoir, justement ! Et tu dis que c'est la peur qui est restée enfermée ?

— *Elpis*, mon cher... C'est dur à traduire. La crainte, l'attente peureuse... Et si tu commences à gloser, à me faire de l'exégèse et à me couper la parole, je t'en donnerai, moi, et à pleins wagons. Sais-tu seulement quel rapport intime il y a entre Pandore, le vin, le feu, le soleil, la terre, la mort...

— Je retire ce que j'ai dit !

— Les jarres qui renferment des trésors, les petits enfants dans le ventre des mamans... Non mais on croit rêver ! Pandore ? Mais sans elle, nous serions des animaux décérébrés ! *Ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort !*

— Et ce qui nous affaiblit...

— Ce sont les canapés ! » conclut Primo, que les lieux communs abrutissent. Si nous ne l'avions pas interrompue, Karine remontait toute l'Antiquité, et le soleil se serait levé sur son exorde.

Hassan était hilare. « D'accord, d'accord ! admit-il. L'absence de peur irraisonnée : nouvelle monture pour aller de l'avant...

— On prend son destin en main, malgré la donne, ajoutai-je. C'est bien ça ?

— En somme, nos histoires racontent nos choix, dit Arturo.

- On peut le dire ainsi...
- Comment ça, on peut ? C'est oui ou c'est non !
- C'est oui !
- Merci ! Alors qu'est-ce qu'on fait ? »

L'occidental est celui qui, dressé sur la pointe des pieds au bord de la mer immense, regarde le soleil y disparaître, et rêve de le poursuivre en franchissant l'obstacle. Dans quel sens furent entreprises les premières traversées en aéroplane ? Londres-Bruxelles ? Paris-Berlin ? Non pas, mais la traversée de la Manche, d'est en ouest ; puis, d'est en ouest encore, celle de l'Atlantique.

À la poursuite des rêves, du soleil, du jour continu. Fuite devant la nuit ? Toujours cette bonne vieille détestation de la mort qui tue ? En tout cas, explorateurs frénétiques, les Huns, Germains, Anglais, Espagnols, Basques, Portugais, Hollandais, Bretons, tous animés d'une fringale obsessive qui fait penser, parfois, aux lemmings.

« Il y a, derrière la pierre noire, un *mal* tenu enfermé, dont, comme l'a dit Arturo, le rôle pourrait être de nettoyer les accès de toute la piétaille mal finie, mal préparée, qui, malgré les premiers filtrages, s'y aventurerait par accident... Vous croyez-vous bien préparés ? » nous demanda Hassan.

Mais Karine semblait loin d'être vaincue. « Ne trouvez-vous pas qu'il est difficile de raccorder la présence de ces machines et des portes qu'elles ouvrent, avec un *mal* ? Tous les passages mènent au carrefour, devant la pierre noire. Ils ont été semés sur cette planète à une époque où aucune intelligence n'était encore constituée... or, les activer demande d'avoir, justement, de cette intelligence. Et le *mal*, pour agir, a, selon ce que je comprends, besoin aussi de cette intelligence...

— Prouvez-le, demanda Hassan. Prouvez qu'il n'y avait pas d'intelligence...

— Les couches ne montrent aucun artefact. Nous n'y découvrons que des fossiles d'organismes... Tandis que des millions de feuilles délicates, des millions de morceaux de bois, des millions de poissons morts subsistent encore dans les marnes et les calcaires de cette époque, nous ne trouvons aucun outil, aucun dessin, aucune construction. Aucun assemblage de pierres situées hors de tout contexte naturel, qui suggérerait un transport intentionnel pour construire ne serait-ce qu'un nid. Nous ne trouvons même pas ça !

— Anthropomorphisme !

— Pas du tout ! Même les poulpes collectionnent des objets. Mais personne n'a relevé de collection vieille de quarante millions d'années. L'intelligence, c'est très récent. Les outils, les collections, les constructions, c'est d'hier seulement. Et moi je vous demande : un *mal* s'attaquerait-il à des dauphins, à des macaques, en tendant un piège aussi difficile d'accès ?

— Sans doute pas, j'en conviens.

— Si c'est lui qui avait semés ces passages, il aurait choisi une planète déjà plus ou moins civilisée, pour avoir des proies à la hauteur de son appétit, et non pas un pays plein de poissons et de bestiaux bien incapables de faire quoi que ce soit d'intéressant pour lui ! Car le *mal prend*, il est avide, il *veut* ; il n'est pas comme l'araignée qui pêche dans son filet... Lui, il attaque, lui est viral... Et il est pressé. Tandis que, lorsqu'on *donne*, on est capable de patienter jusqu'à ce que la situation soit favorable, jusqu'à ce que les circonstances soient mûres...

— Alors quelle conclusion en tirez-vous, Karine ?

— Ma thèse est la suivante : je pense que les portes mènent à la pierre noire parce que cette pierre ouvre sur un endroit qui pourrait nous être utile pour la suite. Le *mal* qui est caché derrière serait alors soit une espèce de parasite, quelque chose de non programmé, d'imprévu... soit, comme le propose Arturo, un portier, un videur. Mais en aucun cas, ce *mal* n'est le but premier de tout le système. Nous n'avons pas affaire à un piège terminal, mais à un nettoyeur, subi ou voulu, un gardien à sa façon.

— Hmm... Le génie, de sa petite voix plaintive, demande à ce qu'on le laisse sortir, attention ! » Hassan était dubitatif. Il n'aimait pas du tout cet appétit, cet optimiste à tout crin, sûr de lui, aveugle aux petites possibilités annexes...

« C'est bien ce que je craignais, grogna-t-il ; d'Aladin et des autres, vous ne reprenez qu'un seul fait : ils ont dompté leur *mal* et l'ont utilisé. De Pandore, vous ne voyez que ceci : tout espoir n'est pas perdu, et si l'on souffre, l'on n'a, au moins, pas peur de l'avenir... Quant aux calamités que Pandore lâcha dans le monde, pour vous, ce n'est rien de très intéressant. Or, on en meurt, je pense que vous le savez, mais vous vous dites que ça n'est pas si grave ! J'admire cette force d'âme. Si si ! Très beau point de vue, mais qui n'est pas le mien... Moi, et Arturo, nous trouvons que les ennuis ne sont pas si négligeables.

— Il y a deux écoles, là... »

Arturo leva les mains en l'air, pour calmer le débat. « De toute manière, rien ne peut se faire sans quatre clés. Donc, aucune action isolée n'est possible... Ceci dit, Hassan, les petits n'ont pas tout à fait tort. »

J'intervins : « Monsieur, vous nous avez parlé de chroniques ; mais qu'est-ce que c'est ? Un livre, un rouleau ?

— Ce sont vingt tablettes, douze rouleaux et un livret. Très vieux et très fragiles.

— Et les langues dans lesquelles ils sont écrits, sont-elles lisibles ?

— Oui. Le livret, qui est le plus récent, est la traduction de rouleaux, qui seraient eux-mêmes la traduction de tablettes, augmentées d'un appareillage de notes. Il offre aussi des rapports, des remarques laissées là par nos prédécesseurs. Il est écrit en grec, en arabe, et même en latin tardif.

— En grec ?

— Une langue internationale, l'idiome des lettrés. Le livret, qui est très récent, doit dater de votre Moyen-Âge. Si vous voulez, on vous en passera une copie.

— Avec plaisir. » Je me levai. « Bon. Je pense qu'on a bien avancé. La maison va fermer, maintenant, aussi on va vous raccompagner. Pour le livret, vous n'aurez qu'à glisser la copie dans notre sac, quand vous aurez le temps. Arturo, de votre côté : des histoires que l'on devrait savoir ?

— Je vous ferai une petite compilation. On a votre parole ?

— Secret-secret... Nous *jurons*. Du reste, c'est notre intérêt. »

